



HAL
open science

Du bon sens

Florian Guérant, Mathias Rollot

► **To cite this version:**

Florian Guérant, Mathias Rollot. Du bon sens : En faire preuve, tout simplement. Libre & Solidaire, 2016. hal-01851255

HAL Id: hal-01851255

<https://hal.science/hal-01851255>

Submitted on 4 Jun 2020

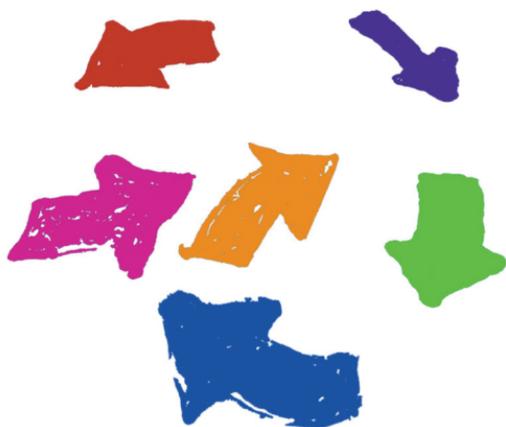
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FLORIAN GUÉRANT
MATHIAS ROLLOT

DU BON SENS

EN FAIRE PREUVE, TOUT SIMPLEMENT



DU BON SENS



Le code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Cette pratique s'est généralisée au point que la possibilité pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles est aujourd'hui menacée. En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20 rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© **Éditions Libre & Solidaire (M.E.C.)**, deuxième trimestre 2016

9782372630177

Éditions Libre & Solidaire

19, rue Ballu, 75009 Paris

www.libre-solidaire.fr

FLORIAN GUÉRANT
MATHIAS ROLLOT

DU BON SENS

EN FAIRE PREUVE, TOUT SIMPLEMENT

DU MÊME AUTEUR

D'Arienzo, Roberto, Younès, Chris, Lapenna, Annarita, Rollot, Mathias (dir.), *Ressources urbaines latentes*, préface Dominique Bourg, Genève, MétisPresses, à paraître 2016.

Rollot, Mathias, *L'Obsolescence. Ouvrir l'impossible*, préface Chris Younès, Genève, MétisPresses, à paraître 2016.

Rollot, Mathias, *Saint-Dizier 2020 : projet de ville*, Cirey-sur-Blaise, Châtelet-Voltaire, 2014.

PRÉFACE

L'ouvrage de Florian Guérant et Mathias Rollot, deux architectes impliqués dans l'Atelier pour le maintien d'une architecture artisanale¹, croise les questionnements qui sont ceux aujourd'hui non seulement des écologistes et des objecteurs de croissance, mais aussi des citoyens de bonne volonté. J'ai suffisamment participé à des séminaires sur l'architecture et le développement durable au sein de l'École nationale d'architecture de Lyon pour savoir qu'il est rare que des praticiens interrogent leur pratique professionnelle à partir de réflexions philosophiques et globales. L'époque n'est plus comme au début du xx^e siècle celle des expérimentations en matière d'architecture. On demande aux praticiens d'être de bons techniciens, de vrais spécialistes et de bons experts avant d'être des citoyens en phase avec les grands débats sociopolitiques d'une époque. L'architecture ne s'intéresse trop souvent au développement durable que si elle y voit un marché potentiel et la possibilité de mobiliser des technologies nouvelles, souvent inabordables au commun. Le parti pris de Florian Guérant et Mathias Rollot est totalement différent, puisque

1. <http://lamaa.org/>

pour penser les mutations nécessaires du *construire* et de *l'habiter*, ils commencent par réfléchir au concept du bon sens. Parler de bon sens, c'est à la fois relire avec eux ce que les Anciens disaient déjà de cette notion, mais aussi prendre au sérieux la notion de complexité, chère à la modernité pour ne pas en faire une justification supplémentaire de la dépossession, mais un motif nouveau de la repossession. Les auteurs font justement avec raison le choix de commencer à s'interroger sur tout ce qui sape aujourd'hui la possibilité de s'en remettre au bon sens, y compris dans des domaines techniques comme l'architecture, l'urbanisme, mais aussi la santé, la politique, etc. Cette dépossession n'a rien de naturel, même si elle n'est pas pour autant récente. Comment les gens ordinaires pourraient-ils se sentir compétents alors que depuis des millénaires les puissants s'approprient le monopole de la parole savante, de la parole politique, de la parole religieuse ? Miser sur le bon sens, c'est soutenir que la vraie démocratie doit toujours admettre la compétence des incompetents, c'est affirmer que les choses sont devenues si complexes, si imbriquées que seulement ceux qui en ont l'usage ordinaire peuvent aussi en avoir une perception globale. C'est donc rendre aux spécialistes leur vraie fonction qui est de montrer qu'il y a toujours des choix. Florian Guérant et Mathias Rollot invitent également dans leur éloge du bon sens à se méfier de son instrumentalisation au service des courants populistes d'extrême droite et de droite extrême. Quel meilleur exemple donner que la fameuse formule frappée de l'esprit apparent du bon sens que celle de Jean-Marie Le Pen : « Je préfère ma fille [ou ma famille] à mes amis, mes amis à mes voisins, mes voisins à mes compatriotes, mes compatriotes aux Européens. » Comme si faire société ce n'était pas justement en finir avec ces conceptions tribales pour s'ouvrir à des valeurs universelles ! Nos

PRÉFACE

adversaires du F-Haine ne sont cependant pas les seuls à mésuser du bon sens apparent des choses : la « sobriété heureuse », la « simplicité volontaire », la « décroissance » dont il est ici question, c'est tout sauf faire la même chose en moins (un peu, beaucoup, passionnément ou à la folie), la décroissance ce n'est pas l'austérité, fût-elle choisie et non imposée (le choix du masochiste qui préfère se donner lui-même le coup de massue sur la tête), la décroissance c'est imaginer une multitude de *pas de côté*, non pas pour vivre moins, mais pour vivre mieux. L'objection de croissance amoureuse du bien-vivre n'est pas celle d'une moindre jouissance mais celle du « plus à jouir », celle de l'émancipation globale de toutes nos potentialités... Ce n'est d'ailleurs que si nous empruntons ce chemin que nous pouvons faire du bon sens populaire une vertu. Les gens ordinaires ne sont pas en effet des riches auxquels ne manquerait que l'argent. Les 99 % (pour parler comme les indignés) n'aspirent pas à imiter la vie des 1 % qui bousillent la planète. Cette vision des pauvres cherchant nécessairement à copier les enrichis est celle des riches. C'est celle de Jacques Séguéla, publicitaire du système, qui clame que si à 50 ans on n'a pas de Rolex on a raté sa vie ; les puissants ne peuvent même pas imaginer qu'on puisse avoir d'autres désirs qu'eux. La perception du bon sens ne va donc pas de soi au sens où il existe bien une lutte contre les conceptions de la vie bonne, une lutte donc contre les usages ou les mésusages de ce qu'on donne pour du bon sens. Les enrichis n'ont de cesse d'imposer leur conception du bon sens, conformément à leurs intérêts. Voilà pourquoi les pauvres choisissent un bon sens contraire à leurs intérêts ! Non pas parce qu'ils manqueraient de capacité de jugement, mais parce que face au choix qui leur reste, le bon sens leur conseille soit de faire semblant, soit de s'abstenir, et pas seulement

électoralement. Les pauvres ont aujourd'hui plein de bonnes raisons de ne pas voter ou de regarder des émissions débiles (justement parce qu'elles sont débiles et qu'elles permettent d'être dans la (auto)dérision). Le bon sens peut être parfois de jouer avec le système, ce qui ne signifie pas qu'on s'y complaise... Mais il suffit de libérer le champ des possibles pour découvrir alors que ces mêmes gens ordinaires entretiennent un autre rapport au temps, à la nature, à l'espace, au travail, à la consommation, à la maladie, au vieillissement, à la mort, donc aussi à la vie... Descartes a donc raison : le bon sens est la chose du monde la mieux partagée si on donne les possibilités d'être. Posez des questions de droite (comme celles sur la sécurité) et vous aurez des réponses de droite. Posez des questions de gauche (comme celles sur le maintien des services publics de proximité : école, médecin, poste, commerces) et vous obtiendrez des réponses écologiques de gauche. Le bon sens populaire déraile parce que nous nous laissons imposer l'agenda voulu par le système. Les spécialistes, notamment nord-américains, de la communication politique peuvent nous aider à comprendre les principaux enjeux et les grands remèdes à cet usage ou mésusage du bon sens. Nous ne comprenons en effet que ce que notre cerveau est capable de comprendre à un moment donné. Des structures neuronales profondes déterminent nos pensées communes et notre bon sens. Nous savons grâce aux sciences cognitives comment se façonnent ses grands modes de pensée. Les spécialistes parlent de *cadre* pour désigner cet inconscient cognitif, soubassement du bon sens. George Lakoff oppose par exemple deux grands schémas moraux qui donnent notre bon sens. Le premier schéma est celui de la famille patriarcale autoritaire qui justifie aujourd'hui aussi bien les politiques sécuritaires, les interventions militaires, les choix d'un urbanisme coercitif, etc. Le

PRÉFACE

second schéma est celui de la famille parentale altruiste qui alimente un bon sens tourné vers la désescalade en matière de conflit, vers des technologies douces et conviviales, vers la confiance dans les autres. Le bon sens de la droite n'est pas celui de la gauche, le bon sens productiviste n'est pas celui des écologistes et, parmi ces derniers, celui des adeptes du capitalisme vert n'est pas celui des objecteurs de croissance amoureux du bien-vivre et de ce qu'on nomme *l'écologisme des pauvres*... Voilà aussi pourquoi on ne croit pas nécessairement ce qu'on sait (nous faisons comme si nous étions immortels, alors que nous nous savons bien mortels ; nous faisons comme si les écosystèmes n'étaient pas menacés, alors que nous savons bien que préserver une *terre-pour-l'humanité* est nécessaire) et même croire ce qu'on sait ne suffit pas toujours à agir, car seul le désir est révolutionnaire. Florian Guérant et Mathias Rollot ont donc raison d'insister sur la notion de bon sens, car laisser naître l'envie de changer les choses est plus important que tous les discours culpabilisants et moralisateurs.

Paul Ariès

Politologue et rédacteur en chef du mensuel *Les Zindigné(e)s*¹

1. Auteur d'*Écologie et cultures populaires*, Paris, Éditions Utopia, 2015.

PREMIÈRE PARTIE

L'IDÉE DE BON SENS

Un homme épouvantable entre et se regarde dans la glace.

« Pourquoi vous regardez-vous au miroir, puisque vous ne pouvez vous y voir qu'avec déplaisir ? »

L'homme épouvantable me répond :

« Monsieur d'après les immortels principes de 89, tous les hommes sont égaux en droit ; donc je possède le droit de me mirer ; avec plaisir ou déplaisir, cela ne regarde que ma conscience. »

Au nom du bon sens, j'avais sans doute raison ; mais, au point de vue de la loi, il n'avait pas tort.

Le Miroir, Charles Baudelaire

Qui va à l'encontre du bon sens le fait toujours exprès...

Guide du bon sens, Franc-Nohain

SEUIL

Le bon sens.

Le Entrelacs complexe de sens et de sensorialités multiples, le territoire du bon sens pourrait sembler si vaste qu'on ne puisse en faire le tour. Parce que cette intuition intellectuelle est intrinsèque à la nature humaine, l'idée de bon sens est considérable, non seulement en terme de taille, mais aussi en terme d'enjeu. Universelle, elle est un préalable fondamental à son établissement sociétal, l'épreuve même de ses responsabilités au monde, tout autant qu'un moyen d'expression de ses capacités à interagir avec autrui. S'il pourrait alors s'avérer absurde de se demander *ce qu'est* le bon sens, il nous paraît indispensable en revanche de comprendre l'état de santé actuel de cet indispensable qui, pour beaucoup aujourd'hui, pourrait sembler abandonné, oublié, ou plus fatalement encore, mis en incapacité. Comment comprendre ce qu'il permet de mettre en lumière ? Comment décrire ses mécanismes d'actions et où situer ses champs d'interventions ? Ou, plutôt que de chercher à l'enfermer dans une définition, comment s'enquérir de ce que la notion peut aujourd'hui apporter à nos vies ? En tout cela, on le comprendra aisément, il n'a pas été question ici de chercher à expertiser la notion : autant que faire se peut, nous avons voulu éviter de la traduire dans un vocable jargonneux,

et cherché à éviter les chemins perdus de la philosophie philosophante et autres pains pour boulangers. L'ouvrage ne cherche pas à constituer une démonstration, mais une *monstration*, se voulant comme une démarche composée tant de déploiements théoriques que d'ouvertures et de résonances concrètes.

Travaillant à rendre visible l'invisible – démarche complexe par définition ! –, nous proposons ici un cheminement qui pourra sembler labyrinthique. C'est qu'il ne peut exister de raccourci lorsqu'il est question de révélation, fût-elle conceptuelle, spirituelle ou très concrètement physique. Parce que soudainement il la perçoit ou sait enfin accepter sa présence, parce qu'il est désormais en mesure de se représenter son existence ou parce qu'il trouve alors en lui l'espace nécessaire pour accueillir, l'individu qui expérimente la révélation se joindra à notre constat : on ne peut véritablement *révéler* quelque chose à quelqu'un. Travailler ainsi à révéler ce qu'est le bon sens ne pouvait revenir qu'à construire un assemblage de sens et significations imbriqués, tisser et à la fois démêler des fils qui n'existent que dans leurs rencontres ; assembler et dissocier des plateaux, des *milieux* de sens, espérant par là stimuler la pratique et l'envie du bon sens en chacun.

Dans cette optique, nous avons interrogé les écrits qui ont éclairé le(s) sens du bon sens avant nous. Talentueux comme insignifiants, nous nous sommes penchés sans distinctions sur tous ceux qui ont pu, au fil des siècles, apporter à l'édifice une contribution, fût-elle aujourd'hui oubliée. Les constats à tirer de ces recherches sont pluriels, et ne pourraient être exposés ici sans devenir fastidieux voire contreproductifs. Bref, ce ne serait pas du bon sens que de consacrer tant de temps à répéter, analyser et commenter ce que d'autres ont pu déjà écrire avant nous. D'autant qu'à l'évidence, la contextualité de ces commentaires sur l'idée de bon sens a donné à

SEUIL

ces écrits des résonances diverses, parfois intéressantes par le décalage qu'elles proposent, parfois franchement éloignées de tout intérêt pour notre époque. En effet, tant les propositions théoriques que les positions politiques vieillissent. Mais, leurs interactions avec le monde s'enracinant nécessairement dans une structure contextuelle qui évolue, se transforme voire disparaît, c'est parfois vides de tout lien avec notre culture que nous les retrouvons¹. Parfois de nouveaux réseaux s'établissent, parfois seuls quelques fils poussiéreux réussissent à sortir timidement hors du papier ; à l'évidence, les écrits ne sont pas tous égaux face à la métamorphose. Paradoxe terrible de l'obsolescence : bien que l'ensemble soit conservé à l'exact identique, il est rendu inefficace par son nouveau milieu d'éclosion. Quant au présent ouvrage, nous ne pouvons que souhaiter qu'il s'ancre à son époque, et apparaisse à l'avenir des plus insignifiants. Car bien sûr le thème du bon sens, en traitant de la nature humaine, aurait plutôt vocation à marquer l'intemporalité. Espérons toutefois que notre *appel à faire preuve de bon sens* puisse ne plus avoir aucune raison d'être dans les époques à venir ! À l'heure où le budget investi pour la conquête de l'espace dépasse toujours très largement celui nécessaire à régler la faim dans le monde, tandis qu'explorent les centrales nucléaires construites sur des failles sismiques et que se développent les cancers entérinés par notre propre folie industrielle, il semble y avoir peu de chance. Mais enfin, qu'il est bon de rêver à un monde qui n'aurait plus besoin de

1. Baudoin de Baudinat l'écrit avec une grande force : on se fait « un devoir d'entendre Montesquieu et son *Esprit des lois*, mais les heures qu'il faut pour venir à bout de ce fatras d'antiquités se traînent péniblement quand il y a dehors des vaches atteintes de Creutzfeldt-Jakob, des krachs boursiers par satellites, des engouements d'une semaine publiés par haut-parleurs ». Bodinat, Baudoin de, *La Vie sur Terre. Réflexions sur le peu d'avenir que contient le temps où nous sommes*, Paris, L'Encyclopédie des Nuisances, 2008.

tendre vers plus de bon sens ! Pour y œuvrer, nous avons formulé notre appel en deux temps. Une première partie plus historique et philosophique s'attachera à clarifier le concept de bon sens, ses origines, contours et consistances, mais aussi à formuler quelques précautions et à mettre en garde contre ses dérives. Puis, dans une deuxième partie, l'ouvrage s'appuiera sur le bon sens comme un filtre pour lire l'actualité. Stimulus cognitif à destination du réel, il suscitera des réactions sur quelques-unes des aberrations de notre actualité.

Notre idée du bon sens voudrait l'établir comme un mécanisme d'action appropriable par l'individu ; un guide pour être et agir au monde sachant agir contre la morosité ambiante. C'est une réalité, l'*Homo urbanus* de notre tout jeune siècle est dépossédé et notoirement défaitiste puisque dépassé et apeuré par le danger véritable qui l'entoure et son incapacité à s'y confronter équitablement. Le bon sens lui sera-t-il d'une grande aide ? Plus que de l'espérer, nous le croyons profondément. Car c'est la force et l'intérêt du bon sens que d'être porté sur le concret, l'*ici* et le *là-et-maintenant*. Dans notre univers du *hors d'échelle* – temporelle, spatiale, structurelle ou conceptuelle, peu importe –, dans notre univers de la dépossession, le bon sens nous renvoie à nos corporités et à nos perceptions, à nos intuitions spontanées et à nos échanges conviviaux. À l'heure où plus aucune force ne nous invite vers le banal, le commun, l'ordinaire ou le vulgaire pour informer sur l'état actuel du système et ses milieux, à l'heure où nous oublions *ce que sait la main* et ne voyons plus qu'un carburateur nécessite plus d'invention et d'intelligence pour être réparé que n'en demande la plupart des tâches bureaucratiques¹, il nous faut

1. Crawford, Matthew B., *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, Paris, La Découverte, 2010, p. 240.

SEUIL

nous rappeler que les faits les plus infimes sont généralement les plus signifiants. C'est pour y contribuer que notre étude prend sa forme *depuis* et *en dialogue avec* des figures du quotidien, ces invisibles qui nous habitent. Cette forme de *décence ordinaire*¹ qu'est le bon sens se révélera alors être une entrée pour comprendre l'esprit de notre temps, une clé de lecture sur notre époque. Paradoxe sublime, ce sont les choses qui nous sont les plus proches qui nous restent les plus obscures : ainsi en est-il de notre quotidien comme de nous-mêmes. Et ainsi le bon sens, fondement incontournable de notre humanité, nous reste-t-il paradoxalement difficile d'accès. Le résoudre serait le tuer, espérons bien plutôt qu'il saura ici se déployer et s'ouvrir, se complexifier pour retomber dans le réel, plus présent et plus sûr.

1. Cf. Begout, Bruce, *La Décence ordinaire. Court essai sur une idée fondamentale de la pensée politique de George Orwell*, Paris, Allia, 2008.

PRÉCAUTIONS

Qu'est-ce que le bon sens ? On répondra avec Bergson : le bon sens est l'effort d'un esprit qui s'adapte et se réadapte sans cesse, changeant d'idée quand il change d'objet¹. C'est l'adaptabilité par excellence. Or l'*ad-apté* est « ce qui est apte », à savoir donc ce qui est capable. Être adapté, c'est pouvoir, et donc permettre ! Il faut reprendre ces mots-là parce qu'ils induisent énormément. Ils nous racontent que le bon sens n'est jamais figé, qu'il n'est nulle vérité première, et qu'il ne travaille qu'à faire advenir autre chose que lui-même. Ce qui signifie alors que nous pouvons non seulement être adaptés, aux contextes, à nos environnements, mais aussi être capables d'adaptations face aux changements. En effet, en proie à une réalité toujours inédite, l'existence humaine est nécessairement dans un déplacement permanent vis-à-vis d'elle-même. D'autant plus que l'adaptation et le renouveau n'ont jamais signifié la déconnexion d'avec l'héritage, la mémoire, les consensus et les acquis. Jamais la pensée ne s'exile entièrement d'elle-même.

Vient alors cette question : comment renouveler sans détruire, actualiser sans dissoudre ? Là intervient le bon sens, qui n'est

1. Bergson, Henri, *Le Rire*, Paris, Payot & Rivages, 2011, p. 172.

nul déracinement. De principes généraux qu'il infléchit dans la direction de la réalité présente¹, le bon sens fait se rencontrer le constant et l'actuel, la durée et l'instant, l'héritage et l'*à-venir* ; il place en situation de dialogue les époques et les genres, la terre et la construction, l'œuvre et l'ouvrier ; et s'il met en péril les acquis, c'est par la maîtrise et la reconnaissance de son foyer, dans le respect de celui-ci et pour le bien commun. Le bon sens fait converser la réalité présente et les principes généraux, les normes, les coutumes, les êtres et les choses, la matière et la manière de vivre en société. Nous ne sommes d'ailleurs pas les premiers à le penser, il est le sens social : une capacité à créer de la *reliance*, ce système qui permet de dénicher un *en-commun* à même de faire consensus, une éthique ou esthétique sur laquelle tout le monde est capable de s'accorder. Il met en exergue des propositions qui font contrats sociaux. Affirmez que « c'est du bon sens », et vos interlocuteurs se retrouveront dans une situation fondamentalement politique : celle de la nécessité de positionnement, pour ou contre. « Oui, c'est clairement la chose à faire – Non, je n'y crois pas du tout, je ne vois en rien l'évidence dont tu me parles. » Il propose un raisonnement sensé conduisant à l'agir ou à l'accord ; et une fois l'action réalisée, c'est rassuré que l'on entendra : « Tu avais raison, c'était vraiment ce qu'il fallait faire ! » Une fois le bon sens stimulé par la conscience ou le dialogue, celui-ci s'impose à tous sans détour. Il est impossible d'ignorer la présence rayonnante des réponses données par ceux qui font preuve de bon sens.

Si l'on devait ainsi lui reconnaître un unique mode d'action, ce serait celui de la recherche d'une manière sensée de faire les

1. « Le bon sens raisonne, je le veux bien, sur des principes généraux, mais commence par les infléchir dans la direction de la réalité présente. » Bergson, Henri, *Le Bon Sens ou l'esprit français*, Paris, Mille et une nuits, 2012, p. 16.

PRÉCAUTIONS

choses. C'est son rôle, sa motivation, que de chercher du sens en toutes circonstances ; sans relâche il demande : « Qu'est-ce qui fait sens ? » Or, chercher *ce qui fait sens* implique nécessairement la recherche d'une figure juste. Nous entendons par là non l'idée de justice, mais la notion de justesse. Le juste ne s'oppose ni à l'injuste, ni au faux, mais à ce qui a été disproportionné, mal adapté, impropre à. Et l'idée de justesse semble *a priori* liée à celle, plus ambiguë, du bien ; la recherche du juste milieu pour bien vivre, être bien, bien s'entendre ; la recherche de la juste mesure pour trouver le bon rapport de proportion, la bonne taille, le bon espacement, la bonne limite. Mais la recherche du bien est indémontrable. Il ne s'agit ni d'une morale figée ni d'une vérité établie. On ne démontre pas un espace, autant qu'on ne démontre pas une sagesse ou une ouverture philosophique. La justesse, dans tout cela, est à renouveler toujours ; ainsi faut-il développer l'esprit critique en parallèle de l'ouverture de l'être, pour toujours pouvoir retrouver la justesse spécifique que nécessite un instant, un lieu, un dialogue, une personnalité, ses attentes, ses douleurs ou ses doutes.

Il faut l'écrire, la force du bon sens réside dans la justesse de l'instant qu'il permet de déployer, une assurance modeste et temporaire, non exclusive et indémontrable. Nous sommes tous capables de bon sens, de le reconnaître et de s'accorder sur la proposition qu'il nous permet d'envisager. Et pourtant, quelle ambition ! Elle cherche à trouver *ce qui devrait être*, la nécessité de l'instant. Allégoriquement, son mode d'action est celui du projecteur 1 000 watts éclairant puissamment une scène, un acteur, un décor : le bon sens met en valeur un point, un mécanisme ou une étendue donnée, transformant ce sujet mis en lumière en figure de l'évidence. Le bon sens met en exergue l'évidence, à savoir qu'il *n'est pas* directement

l'évidence, mais forme *ce qui amène à voir l'évidence*. Pour s'amuser : *Il met en évidence l'évidence*.

En cela le bon sens a été dénoncé comme un outil de simplification du réel. Parce que l'évidence est toujours simple, trop simple pour être vraie. Elle est le substrat d'un réel que l'on aurait distillé. Émincé, filtré, le réel est brossé, poli puis verni pour s'afficher comme évidence. Alors on ne voit plus que cela, l'évidence est scène, acteurs, décors, scénario et théâtre à la fois ; l'évidence éblouit. Submergé par ces visions aveuglantes, il semble parfois difficile d'être sûr de prendre la « bonne » direction, celle que le bon sens conseillerait. Comment alors être sûr qu'une évidence soit le fruit du bon sens ? L'évidence est là, présente à nous. Elle expose une solution au problème, la réponse à une interrogation, et le bon sens l'y a *peut-être* aidée. Peut-être, et peut-être seulement : c'est en cela que l'évidence peut nous être traître, et le bon sens le complice idéal d'une mascarade ou d'une autre. Ce n'est en effet pas parce que *ceci* semble évident, que *cela* relève d'une question de bon sens, et ce n'est pas parce qu'une évidence apparaît qu'elle est nécessairement née d'un raisonnement sensé ! Faible comme le sont les honnêtes gens, le bon sens nous dévoile ici sa facette la plus contestable : indémontrable, incertain, impalpable, il semble parfois devenir malgré lui l'émissaire de nos pires actes. Il est vrai que *sous couvert de bon sens* on pourrait *a priori* réaliser tout et n'importe quoi, sans grande garantie... Évoqué sans être stimulé, le bon sens trompe l'auditoire. Mais ce n'est là, après tout, qu'une affirmation, et non une garantie : face aux revendications abusives du bon sens, il nous faut apprendre à éviter la naïveté et la crédulité, et non remettre en cause sa pertinence ! Ne vous fiez pas à ceux qui vous promettent son entrée en scène, cherchez par vous-même à reconnaître sa présence.

PRÉCAUTIONS

Pour preuve, affiché comme argument politique, le bon sens est bien souvent creux. Les partis de tous bords, surtout les plus douteux d'ailleurs, s'y sont référés. *La force du bon sens*, *Le bon sens avec Monsieur X*, *Le bon sens pour Villemoche-sur-Blaise*,... sont autant de situations exemplaires du bon sens utilisé comme *argument marketing* et rien d'autre. Or c'est bien là toute la différence entre un argument *populaire* – du peuple, *par* le peuple, *pour* le peuple –, et un argument *populiste*. Le *bon sens* affiché par les acteurs de la séparation sociale est une coquille vide, qui ne renvoie à rien d'autre qu'à elle-même. Peu importe le programme politique porté, il est transformé en non-argument, imprimé de force, pour illustrer ici une stratégie de la division, et là un projet d'exclusion, perdant ainsi tout son sens. Là où ces stratégies politiques visent insidieusement l'annihilation des *figures de reliances* sociales véritables, on choisit étrangement d'utiliser la notion de bon sens pour rassembler. *Rassembler autour d'un projet divisionnaire*, voilà donc résumé le paradoxal programme politique des partis nationalistes, voilà le projet qui nous est soumis sous couvert de « bon sens » : c'est tout de suite beaucoup moins sensé, une fois présenté sous cet angle. On se rappellera notamment à cet égard la thématique de campagne politique du Front national pour les municipales de 2014 et les affiches correspondantes, surtitrées « La force du bon sens ». Ou le discours du 22 février 2014 de Marine Le Pen revendiquant « une politique puisée dans la force du bon sens » et argumentant en son nom avec une assurance sans faille : « Quand je vais à Rabat, je suis heureuse d'être à Rabat. Quand je vais à Beaucaire, je n'ai pas envie d'avoir le sentiment d'être à Rabat » (*sic*). La stratégie de la séparation heureusement ne fit pas mouche, et l'abus de sens fut révélé massivement par la critique notant le peu de bon sens qu'il y avait justement dans ces programmes séparatistes.

C'est que détourner est si simple ! Se revendiquer du bon sens est si facile ! Le bon sens n'est intéressant que lorsqu'il ne sert pas d'argument, lorsque silence est fait à son égard. Note utile : *Se conduire avec bon sens sans s'en revendiquer !*

Ainsi donc, apprendre à s'en méfier est aussi fondamental que de s'y référer avec envie. C'est pourquoi le bon sens nécessite d'être re-questionné par l'individu, et c'est pourquoi peut-être, on parle souvent de « question de bon sens ». Poursuivons sur cette piste avec les illustrations de bon sens données par Erwin Straus : « Si quelqu'un énonce isolément le mot "quatre" ce dernier ne possède à lui seul aucun sens, et il n'en acquiert que s'il répond à la question : "combien font deux fois deux ?" »¹ Le penseur nous le dit, « toutes les impressions sensorielles sont des réponses à des questions »². Par là nous comprenons qu'il ne puisse y avoir de sens préalable à un questionnement ; que sans une inquiétude préalable, ni « le » sens ni « nos » sens ne peuvent trouver lieu. Par inquiétude, sans vouloir dire l'angoisse ou la peur panique, nous comprenons par là *une posture inquiétée*, à savoir un état d'être de l'individu lui permettant de s'impliquer dans les situations concernées, de les considérer sincèrement. Illustrant cela d'un exemple que nous empruntons à nouveau aux écrits de Straus, nous remarquons avec lui que l'homme pragmatique ne se soucie guère du nuage qui le survole, mais qu'il tendra plutôt à le considérer comme un signe, un témoin d'une pluie ou d'une tempête à venir. Qu'est-ce à dire ? Que, concrètement, le même nuage peut m'intéresser ou non, suivant si j'ai à craindre du temps qu'il fait (parce que je suis en randonnée) ou non (parce que je

1. Straus, Erwin, *Du sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie*, (1935), Grenoble, Jérôme Millon, 1989, p. 131.

2. *Ibid.*, p. 132.

PRÉCAUTIONS

passe ma journée à la maison). Voire même : que suivant l'une ou l'autre de ces situations, je le considérerai ou non ; presque : je le *verrais* ou non. Parce qu'il est le signe d'une tempête à venir, soit donc parce qu'à travers lui je perçois la tempête, mon *inquiétude* à son égard est différente si ladite tempête me concerne ou non. Ainsi, peut-être, l'homme cultivant la terre a-t-il tant d'intérêt pour le temps qu'il fait : c'est qu'il vit inquiété par elle. Ainsi l'homme de la ville a-t-il tant d'intérêt pour la beauté des nuages : la ville lui en proposant si peu, ce sont là pour lui des trésors significatifs...

En peu de mots, s'en revendiquer ou même *penser bien faire* n'est pas suffisant pour véritablement faire preuve de bon sens : pour s'en remettre à lui, il faut questionner de façon inquiétée la situation dont il relève ou dans laquelle nous souhaitons le voir apparaître. Et tenter donc, de façon parallèle, de comprendre d'où il est invoqué, depuis quelle posture inquiétée ou intéressée il est affiché. Il faut toujours essayer de relever ce qui est affiché comme un raisonnement de bon sens, proposé comme conduit *par* lui, mais en réalité qui ne conduit pas à lui : un jeu de nuances dont certains n'ont pas découvert les subtilités. Rappelons-nous à cet endroit que le bon sens n'a pas toujours été une notion chérie de tous. Depuis la fin du XIX^e siècle, la perception qu'ont les intellectuels du bon sens a même connu une évolution remarquablement négative. Initiée par Émile Durkheim¹, la critique à son égard s'est poursuivie par de nombreux autres penseurs, à l'image de Gilles Deleuze qui lui préféra le paradoxe², ou Roland Barthes,

1. Cf. Crapez, Marc, *Défense du bon sens. Ou la controverse du sens commun*, Paris, Éditions du Rocher, 2004.

2. Voir notamment les développements très explicites de *Différence et répétition* : « Le bon sens est essentiellement distributeur, répartiteur : d'une part et d'autre part sont les formules de sa platitude ou de sa fausse profondeur.

auteur de fameuses envolées à son endroit. Dans *Mythologies*, notamment, où le bon sens lui est à plusieurs reprises opposé pour couper court au débat. « Racine, c'est Racine »¹, lui rétorque-t-on sans autre forme de procès. Barthes le voit comme partie prenante de la famille des rhétoriques tautologiques multiples qui sont soumises pour briser toute profondeur, et des non-arguments utilisés pour recouvrir le terreau fertile du dialogue. Il dénonce le détournement de la notion par ses opposants petits-bourgeois incapables de démonstrations construites – trouvant comme cheval de bataille la lutte contre le bon sens qu'il juge coupable²...

Il est vrai que dans notre siècle fonctionnaliste, le bon sens est parfois convoqué contre l'intellectualisme, les intellectuels, ou même la pensée elle-même, servant à invoquer le saint devoir d'opérativité : *tout doit servir, être opérationnel, rentable, c'est du bon sens !* Pire peut-être, il constitue le type de formule adressée à ceux qui tentent d'opérer des changements. *Pourquoi faire différemment, puisque nous avons toujours fait comme ça ?* Délicieuse langue que celle des conservateurs...

Mais si le bon sens consiste certes à savoir se souvenir, il nous rappelle plus encore l'importance de savoir oublier, nous dit

[...] Le bon sens est l'idéologie des classes moyennes [...] Le bon sens ne nie pas la différence ; il la reconnaît au contraire, mais juste ce qu'il faut pour affirmer qu'elle se nie », Deleuze, Gilles, *Différence et répétition*, Paris, Minuit, 1968, p. 289-290.

1. « On sait que la guerre contre l'intelligence se mène toujours au nom du *bon sens*, et il s'agit au fond d'appliquer à Racine ce type de "compréhension" poujadiste, dont on a déjà parlé ici. [...] Racine c'est Racine : sécurité admirable du néant », Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 105 et 107.

2. « Le bon sens est comme le chien de garde des équations petites-bourgeoises : il bouche toutes les issues dialectiques, définit un monde homogène, où l'on est chez soi, à l'abri des troubles et des fruits du "rêve" (entendez d'une vision non comptable des choses). » Barthes, Roland, « Quelques paroles de Monsieur Poujade », *Mythologies, op. cit.*, p. 87.

PRÉCAUTIONS

Bergson¹. Dialoguant avec l'héritage, œuvrant à questionner l'incertain, l'invisible ou l'absent, il travaille avec les liens de l'être à son histoire. Il nous le rappelle inlassablement : tu ne peux pas complètement te fier à ce qui a été. La recherche du sens se nourrit bien des expériences, cela va de soi, mais ne les garde pas non plus comme acquises ou indiscutables : sans quoi elles s'enracineraient jusqu'à devenir des idées toutes faites. Et voilà bien le pire ennemi du bon sens : les idées toutes faites, les idées reçues, les préjugés – ces trois-là ne nous ramènent qu'au même. Tautologies ou infondés, peu importe, leurs modes d'action est avant tout l'immobilisme. Imperméables à l'argumentation autant qu'à la contradiction, ils arriment la pensée aux rumeurs – ces fonds marins jusqu'où la lumière ne pénètre. C'est que, pour le dire avec José Ortega y Gasset, « nos convictions les mieux enracinées, les plus indubitables, sont les plus suspectes. Elles constituent nos limites, nos confins, notre prison »². À ne pas oublier : *Agissez de sorte à ne pas laisser de place aux imprévus, et vous tuerez votre bon sens ! Offrez-lui de l'inattendu et vous le tiendrez dans une forme olympique.*

Gravées dans l'imaginaire commun, certaines rhétoriques de bon sens semblent aujourd'hui s'être transformées en automatismes, en réflexes conditionnés. Ces tournures ont pu faire sens à une époque, mais rien ne serait plus dangereux que de les croire toujours valides, par-delà les époques et les métamorphoses. Ne pas remettre aujourd'hui à l'épreuve leur validité c'est prendre ces réponses ancrées dans leurs temporalités pour des vérités – et occire par là tout bon sens. Car nous l'avons vu, le bon sens s'accorde nécessairement avec des

1. Bergson, Henri, *Le Rire*, Paris, Payot & Rivages, 2011, p. 172.

2. Ortega y Gasset, José, *La Déshumanisation de l'art* (1925), Paris, Allia, 2014, p. 37.

instants particuliers, résonne différemment suivant le contexte culturel ou historique, prouvant à chaque fois sa force d'adaptabilité. Le bon sens, qui paradoxalement reste toujours le bon sens, est en mutation constante : c'est que, très simplement, ses caractéristiques, qui font de lui ce qu'il est et rien d'autre¹, sont justement celle de la mobilité, de l'adaptation, de la réinvention permanente. Mécanisme cognitif constant, il reste ce qu'il a toujours été, un même mode d'action, stable dans la qualité des réponses qu'il nous présente, et non dans les réponses elles-mêmes !

1. « Pas de nuances, pas de différences de qualité, pas de progression ou d'accroissement du bon sens [...] : le bon sens est le bon sens, qui est ce qu'il est, et jamais plus ou moins gros. » Franc-Nohain, *Guide du bon sens*, Paris, Portiques, 1932.

PÉRIMÈTRES

Où s'arrête donc le bon sens dans la complexité de nos existences ? Il est certain qu'il ne résout pas tout ! Mais tout de même, il a cette faculté de choisir de manière concrète lorsqu'il s'agit de questions prépondérantes à la bonne conduite de nos vies. Différenciant la notion de bon sens d'avec l'arbitraire, la logique, la pensée et l'instinct, notre étude travaillera ici à une définition de ses périmètres de sens.

Le bon sens : « Entre les faits et les raisons qui luttent, se poussent et se pressent, il fait qu'une sélection s'opère »¹, atteste Bergson. Exemple à ce sujet est la fameuse scène de l'âne de Buridan, animal mythologique incapable de choisir entre un seau d'eau et un seau d'avoine placés à égales distances de lui, et qui, autant assoiffé qu'affamé, finit par mourir de son incapacité à choisir par lequel commencer : dénouement impensable pour un être pourvu de bon sens. À l'instar de la logique qui ne saurait décider du fruit à croquer devant un étalage abondant, le bon sens ne vous aidera pas à choisir entre un parapluie rouge et un parapluie bleu sur le seuil de la porte. En revanche, il vous orientera sur l'indispensable nécessité face au monde, qui sera de

1. Bergson, Henri, *Le Bon Sens ou l'esprit français*, op. cit., p. 9.

prendre un parapluie lorsqu'il pleut et d'opter pour une paire de chaussures imperméables plutôt qu'en toile. Pour le dire plus simplement, il vous préservera des caprices de la nature, mais ne vous aidera pas à être à la mode ! Car soyons réalistes, le bon sens ne contient aucune ouverture esthétique, il n'ouvre pas à la profondeur des sentiments humains, à la fertilité des expressions. Là où le bon sens apporte ou résout, il ne se suffit pas pour autant. La folie, l'humour, l'imagination ou l'ardeur ne sont pas solubles dans le bon sens. Nous n'irions à vrai dire pas bien loin avec uniquement du bon sens sous la main ! Pourtant sans lui, nous n'irions absolument nulle part... Vous reprendrez bien un peu de complexité ! C'est bon pour la ligne.

Fief de la remise en cause des choses, le bon sens n'est pas une chose gratuite, il n'est nul caprice de l'âme. Il n'est pas un goût, pas non plus un avis subjectif. Par-delà le bon sens interviennent alors des facteurs arbitraires, c'est-à-dire, littéralement, qui arbitrent : la subjectivité, les envies, l'humeur et le hasard, l'inconscient ou les habitudes. Ces arbitraires irremplaçables sont en dialogue avec le bon sens, le complétant nécessairement dans ce qu'il est incapable de résoudre. En effet, il est impensable de pouvoir échapper entièrement à l'arbitraire. Au travers de la recherche scientifique par exemple, entre le choix d'un corpus d'étude, la décision de choisir tel ou tel filtre cognitif pour l'envisager, la méthode déployée... Lequel de ces processus rigoureux peut se prétendre entièrement dégagé de tout arbitraire ? L'enjeu, peut-être, est plutôt de reconnaître et d'accepter celui-ci, pour l'explicitier et travailler avec lui. Adorno déjà relevait avec finesse : « Ce n'est pas, comme le veut l'idéologie, l'évidence qui décide de ce qui est vrai et de ce qui est simple opinion, mais c'est le pouvoir de la société qui dénonce comme pur arbitraire ce qui ne coïncide

PÉRIMÈTRES

pas avec son propre arbitraire. »¹ Ainsi notre appel au bon sens n'est nul combat contre l'arbitrage nécessaire de notre quotidien² ! D'autant que, parfois, c'est une banalité que de le rappeler, il n'y a tout simplement pas d'évidence à mettre en lumière, pas de bon sens à trouver dans certaines situations que la complexité du monde nous inflige. Qui plus est à l'heure d'aujourd'hui ! Le grand philosophe japonais Tomonobu Imamichi l'exprime avec simplicité :

« Quand l'environnement de l'humanité était la seule "nature", on devait être en mesure d'intégrer, comme connaissance préalable à l'acte moral, des informations justes et précises pour être à même de cultiver un certain bon sens : par exemple, pouvoir évaluer la force de l'eau, du feu et du vent, avant de pouvoir intervenir sur ces éléments, pour sauver des vies humaines. Or, puisque notre environnement moderne n'est plus seulement cette "nature", mais renvoie à un monde d'objets technologiques dont la sophistication croît chaque jour, nous devons chercher à multiplier les informations justes sur le fonctionnement de la technologie, au moins pour permettre de développer un certain bon sens *face à elle*. »³

Dans la multiplicité des échelles et des dimensions, des acteurs et des champs convoqués par chacune des situations, où

1. Adorno, Theodor W., *Modèles critiques*, Payot & Rivages, 2003, p. 136, cité par Bauman, Zygmunt, *La Vie liquide* (2005), Fayard, 2013, p. 215-216.

2. Cf. Jeudy, Henri-Pierre, *Éloge de l'arbitraire*, Paris, PUF, 1993.

3. Imamichi, Tomonobu, « Éléments pour une éco-éthique. De la cohésion technologique aux vertus de l'esthétique », in Chardel, Pierre-Antoine, Reber, Bernard, Kemp, Peter, *L'Éco-éthique de Tomonobu Imamichi*, Paris, Sandre, 2010, p. 30-31 (nous soulignons).

trouver encore la notion de bon sens ? L'actualité et son incertitude notoire offre aujourd'hui à questionner ce qui jusque-là restait sous la résolution confortable du bon sens. Cette notion est-elle aujourd'hui suffisante, seule, à mettre en lumière une réponse forte et cohérente à la fois, qui tiendrait compte de la pluralité des arguments et de la complexité de la situation ? On argumentera avec raison que le bon sens seul ne suffise plus à grand-chose, et on noterait par là peut-être la forme de dialogue à rejouer nécessairement, entre cette simplification qui permet de faire – parce qu'elle est motrice de solution, qu'elle propose, sélectionne, trie – et l'insaisissable qu'est le réel, fief de l'arbitraire, du paradoxe et de la complexité.

C'est que le bon sens lui aussi a ses limites : contrairement à la pensée, il n'a pas pour ambition de traiter la totalité du réel. À cet égard, il nous faut expliciter les relations qu'entretiennent sens et pensée. Car la pensée ne donne pas du sens, pas plus que penser n'est « produire de la pensée » ! Penser relève du doute profond et infini ; penser est un mécanisme qu'on ne saurait circonscrire et qu'on ne peut en aucune façon conquérir. Il ne faudrait dire « je pense » que comme une métaphore. Il nous faut expliciter les relations qu'entretiennent sens et pensée. Car la pensée ne donne pas du sens, pas plus que penser n'est « produire de la pensée » ! Parfois penser ne mène à rien, n'a pas de sens, est contre-productif ! Penser c'est aller au-delà, par-delà, « c'est transgresser les frontières de l'évidence »¹, nous propose Roland Gori. En cela, penser se détache de l'effort intellectuel qui vise à trouver l'évidence, parce que *penser* n'est jamais achevé. On ne pense pas dans son canapé, au chaud : confortablement installé, plutôt, on ressasse, on se souvient, on se rappelle à soi-même dans le cocon chaud

1. Gori, Roland, *La Dignité de penser*, Paris, Les liens qui libèrent, 2011, p. 14.

PÉRIMÈTRES

de l'entre-soi, bref on dissèque du *déjà-là*. La pensée, quant à elle, est une réponse à l'inacceptable, un réflexe de survie pour l'être en mouvement. Elle naît d'une rencontre traumatique, nous dit Zizek : « La pensée n'émerge jamais spontanément d'elle-même, avec ses principes inhérents ; ce qui nous incite à penser est toujours une rencontre traumatique violente avec un réel extérieur qui s'impose brutalement à nous, [...] on ne pense pas spontanément, on est forcé à penser. »¹ À creuser : le processus de la pensée *est en réaction à* – ce qui paradoxalement ne lui donne pas pour autant un caractère pratique.

Le bon sens saurait-il alors s'adjoindre à la pensée pour l'inviter vers le pragmatique ? « Le bon sens n'est-il pas, en effet, ce qui donne à l'action son caractère raisonnable, et à la pensée son caractère pratique ? »² s'interroge à juste titre Bergson. Articulant l'intellect avec le concret, le bon sens s'empare d'une intuition pour la porter jusqu'à la lisière de la conscience, offrant au-devant d'elle le champ libre au tangible. Poursuivant notre promenade autour du bon sens, il nous a semblé pertinent d'aborder, aussi, ne serait-ce que succinctement, la notion de logique. Autant qu'une part d'intuition fonde les prémices du bon sens, autant nous y retrouvons, dans les méandres de ses choix, une forme de logique. S'il existe quelque part un instinct logique, ou même peut-être une logique de l'instinct, alors elle est appelée couramment du nom de bon sens. André Lalande, ainsi, dans son *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, donne la très bonne synthèse suivante : « Le bon sens [...] désigne spécialement la puissance de bien juger, avec sang-froid et justesse, dans

1. Zizek, Slavoj, « Le sujet interpassif », revue *Traverses*, Paris, Centre Georges-Pompidou, 1998.

2. Bergson, Henri, *Le Bon Sens ou l'esprit français*, op. cit., p. 18.

les questions concrètes qui ne comportent pas une évidence logique simple. »¹ Sur ce point, il nous faut être précis. Nous l'avons vu précédemment, le bon sens met en valeur une évidence, mais n'est pas lui-même l'évidence : de la même manière, il conduit bien à une réponse logique, mais n'est pas lui-même la logique. Envisageons quelques-unes des considérations à tisser entre bon sens et logique avant de poursuivre. La logique semble *a priori* posséder en elle le caractère le moins excitant des sciences, celui de la rigueur mathématique, froide et acérée, qui confère à ses raisonnements méthodiques et à sa passion pour les démonstrations cette constance absolue et cette a-contextualité : au contraire de bon nombre de constructions humaines, impossible de dire depuis quand un raisonnement logique est là, ni d'où il vient, ni combien de temps il pense rester ! Il y a dans la forme logique quelque chose du figé et de l'acquis, de l'admis, en tout cas jusqu'à ce qu'une nouvelle logique vienne démontrer le contraire². Nous pouvons illustrer ces propos par cette histoire bien connue : il fut une époque où la platitude de la Terre, faisant d'elle le centre d'un tout, était établie comme logique. Le Soleil se levant

1. Lalande, André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 14^e édition, Paris, PUF, 1983, p. 103 (nous soulignons).

2. Tout comme les sciences elles-mêmes ne sont que des constructions de récits, la logique elle aussi se base sur des axiomes initiaux indémonstrables. Les sciences ainsi ne sont pas celles que l'on croit – à savoir des univers stables, indémontables et purement rationnels : provenant tout d'abord de l'intuition, elles sont inventées et développées par l'imaginaire, avant de se fonder sur de véritables récits. Et donc bien sûr, les scientifiques eux-mêmes jamais ne collent à l'image que l'imaginaire commun se fait d'eux : rappelons-nous à ce sujet que quand Descartes se demande ce que c'est que penser, il part de la sensation. Jean-Luc Nancy nous confie à ce sujet : « J'ai appris de Canguilhem qu'on ne pouvait plus dire "la science" et qu'on devait parler "des sciences", et j'apprends aujourd'hui d'Aurélien Barrau que la science physique peut et doit se comprendre elle-même comme fiction. » Nancy, Jean-Luc, *Qu'appelons-nous penser ?*, Bienne-Paris, Diaphanes, 2013, p. 13.

PÉRIMÈTRES

d'un côté et se couchant d'un autre, il avait été conclu que le Soleil évoluait autour de la Terre, plate : c'était là semble-t-il un raisonnement d'une logique implacable. Il fallut maintes recherches et découvertes pour établir et démontrer une nouvelle équation logique désormais acquise par tous, que la Terre est de forme sphérique, faisant révolution autour de l'astre solaire. Où est le bon sens dans tout cela ? Cherchant toujours la justesse, le bon sens nous avertit que ce n'est pas parce que ça a l'air logique que ça l'est ; il nous montre en quoi une logique non re-questionnée peut aboutir à des aberrations notoires. Toujours à titre d'exemple à ce sujet : la ville de San Francisco. Avec le développement de l'urbanisme et de ses besoins sanitaires, ses flux prioritaires et ses soucis financiers, il a vraisemblablement paru « logique » aux urbanistes de dessiner le plan de la ville de San Francisco grâce à un quadrillage strictement orthogonal, fonctionnel et rigide. Était-ce sensé de transgresser un site naturel, sans se soucier de ses qualités topographiques et géographiques, jusqu'à construire des pentes asphaltées de 27 % ? L'intuition pourtant nous avertit immédiatement du risible de la situation...

À l'opposé de la *logique* se trouverait alors peut-être l'*instinct*. Une formule de Franc-Nohain nous amuse tout particulièrement : « Avez-vous jamais vu des animaux renoncer par système à obéir à leur instinct ? Les bêtes ne sont pas si bêtes. »¹ Il n'y a aucun doute, le bon sens est intimement lié à l'instinct des hommes. Quelle bêtise de renoncer à notre bon sens ! Prenant racine dans l'intuition, le bon sens a en lui cette forme de simplicité inexplicable autant qu'imprévisible. Et notre instinct, si effrayant soit-il, n'a rien de mauvais. Il nous guide dans le doute, nous protège face au danger, et nous accueille

1. Cf. Franc-Nohain, *Guide du bon sens*, *op. cit.*

dans le besoin. D'autant que nous le savons désormais : même les sciences et l'univers de la logique prennent leurs racines dans l'instinct ! L'instinct sert le bon sens et ramène l'homme qui sait l'écouter à sa condition de mammifère terrien. Rappelons-nous ce mot célèbre d'Erwin Straus : « Le sentir est au connaître ce que le cri est au mot. »¹ Lorsque nous savons, parmi tant d'autres faits relatés, que la veille du tsunami ravageur de 2004 en Thaïlande, les éléphants allaient jusqu'à s'échapper de leurs enclos pour se réfugier en haut des collines, cela a de quoi faire réfléchir sur notre rapport à notre instinct. En quoi l'instinct des éléphants serait si différent du nôtre ? C'est que l'humain a cette faculté exceptionnelle de pouvoir modérer ses intuitions grâce à sa conscience des choses, du monde et de l'âme. Le problème, malgré toutes les possibilités qu'elle offre, est que notre conscience permet d'aller au-delà de la simplicité du bon sens. Pourtant, par le biais d'un effort pour éveiller son bon sens, le stimuler et l'écouter, l'humain construirait un monde qui ferait sens.

Le bon sens est la part reptilienne de notre cogito, un éclair de l'être qui ne se laisse pas entrevoir simplement. Mais de la même façon que le bon sens n'est pas qu'une logique, il n'est pas non plus qu'un instinct. Et dire que le bon sens travaille depuis l'instinct est différent que d'affirmer que se fier à son instinct est faire preuve de bon sens : choisir instinctivement une couleur plutôt qu'une autre, ou tourner à droite plutôt qu'à gauche est tout sauf une décision relevant du bon sens ! Pas si facile donc d'identifier catégoriquement le bon sens. Savoir d'où il naît. Jusqu'où il va. Interpellez-le, stimulez-le, dénichiez-le. Il est déjà ailleurs.

1. Straus, Erwin, *Du sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie*, op. cit., p. 371.

SENSER

Considérons finalement, avant de clore notre première partie, quelques aspects plus techniques de la notion philosophique de bon sens.

Généalogiquement parlant, « sens » vient du latin *sensus*, nom qui signifie le sentiment, la sensibilité, mais également les sens corporels, perceptifs. Plus surprenant, il est aussi utilisé pour signifier la connaissance, le jugement, la pensée, et même la raison. Quant au verbe latin *sentire*, qui a donné l'adjectif *sensus*, il est tiré de l'indo-européen commun *sent* – qui signifie aller de l'avant, viser un but. En français, cette variété de significations persiste. La première définition qui est accordée au terme de « sens » est la faculté de sentir, cet ensemble de « fonctions par lesquelles l'homme ou les animaux reçoivent l'impression des objets extérieurs par l'intermédiaire des organes de relation »¹ (la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher) : le plaisir des sens en est une illustration délicieuse. La seconde est la « faculté de connaître d'une manière intuitive, d'apprécier »². Ne dit-on pas qu'il faut avoir le sens du rythme pour être musicien,

1. *Dictionnaire Larousse*, Paris, Larousse, 1983, p. 2818.

2. *Ibid.*

ou le sens de l'humour pour apprécier certains bons mots ? La troisième, pour finir, est la direction particulière d'une chose ; le sens du vent par exemple, ou mesurer dans le sens de la longueur ; cette dernière définition participant plutôt à rendre poétique l'ambiguïté de l'expression.

« Bon » quant à lui, vient du latin *bonus*, adjectif dont la forme archaïque *benus*, qui signifie convenable, joli, a donné l'adverbe *bene* : cela en ferait un probable dérivé de *beare*, qui signifie rendre heureux, rendre bien. En tant que nom, *bonus* signifie, selon Cicéron, les « honnêtes gens, politiquement et socialement ». Et en français, comme on le sait, qu'il soit nom ou adjectif, « bon » définit ce qui présente des qualités, de vertu, de charité, ce qui est favorable et procure du plaisir : un bon vin, trouver du bon en toute chose, mais aussi ce qui parfois peut familièrement faire penser à une certaine simplicité d'esprit : vous êtes bien bon si vous le croyez ! Intuition pertinente de Chateaubriand¹ à ce sujet : ce qui est bon reste bon, indépendamment du mauvais usage que les hommes en ont pu faire.

Ainsi le bon sens se donne-t-il pour ambition de discerner le « bon » du « mauvais » sens. Ou plutôt, d'éviter les contresens, ou peut-être plus justement encore, l'absence de sens. Il ne peut exister, avec le bon sens, d'indétermination de sens, de portée paradoxale, ou de visée vers l'absurde. En effet, comme le relève Gilles Deleuze que nous rejoignons pour l'occasion, « le bon sens est l'affirmation que, en toutes choses, il y a un sens déterminable tandis que [...] le paradoxe est l'affirmation des deux sens à la fois »². Sens de l'intelligence (*int-eligens*,

1. Chateaubriand, François-René de, *Œuvres complètes*, tome 2, Paris, Firmin Didot Frères, 1840, p. 186.

2. Deleuze, Gilles, *Logique du sens*, Paris, Minuit, 1969, p. 9.

littéralement qui élit un choix de l'intérieur¹), le bon sens est distributeur, répartiteur² : il choisit, opère une sélection. Mais à ces quelques précisions étymologiques, il semble évident que nous ne pouvons nous arrêter, et il nous faut envisager plus en profondeur la signification du bon sens à travers l'histoire des idées et la différenciation des termes, pour appréhender cette faculté et ses liens avec le sens. Quelques remarques additionnelles sur la métacognition s'imposent alors.

Le bon sens constitue quelque chose comme l'éclosion d'une rencontre du juge et de l'interprète, un mi-chemin entre les idées aristotéliennes de *phronesis* et de sens commun³ : à savoir respectivement entre d'une part la prudence ou la sagacité dont nous pouvons faire preuve pour décrypter, analyser, découper et trier ce que nous transmettent nos sensations et sensorialités, et d'autre part notre capacité à arbitrer ces inputs pour se positionner face à eux. Le bon sens n'est-il pas très précisément le nom donné à notre capacité de choisir, de trier, d'opérer une sélection à partir d'une perception, d'une intuition, d'un « subtil pressentiment »⁴ – forme de sensorialité instinctive s'il en est ? La difficulté du bon sens se trouvant aussi dans l'ambiguïté qu'il engage avec lui sur la question des sens, serait-il alors un sens comme les autres ? L'ouïe pour entendre, la vue pour voir et le bon sens, pour quoi alors ? Si l'ouïe permet d'entendre, écouter est encore quelque chose de différent de la simple entente, de la même façon que regarder n'est pas voir. Le bon sens serait-il, de la même façon, une

1. Cf. Ortega y Gasset José, *Le Mythe de l'homme derrière la technique*, Paris, Allia, 2016.

2. Deleuze, Gilles, *Différence et répétition*, op. cit., p. 289.

3. Cf. Aristote, *Éthique à Nicomaque*.

4. Bergson, Henri, *Le Bon Sens ou l'esprit français*, op. cit., p. 11.

cognition plus attentive qu'à l'ordinaire à ce qui nous arrive ? Qu'est-ce qui relève pourtant plus de l'ordinaire que lui ? Henri Bergson, lorsqu'il s'attelle à déployer le sens du bon sens dans son discours de 1895, réduit nos sensorialités à de simples informateurs des avantages, inconvénients, dangers ou encore services que les choses perçues pourraient nous rendre. Il est vrai que seul l'esprit regarde et écoute, là où le corps entend et voit. Le bon sens, de la même façon, s'appuie bien sur les sensorialités corporelles, mais il reste avant tout une figure de l'esprit autonome détachée des sens perceptifs. Comme les sensorialités mammifères, il « préside à nos relations avec les personnes »¹, mais, par-delà celles-ci, constitue aussi quelque chose de l'ordre d'une métacognition, à savoir d'une capacité qu'a l'humain à prendre conscience de ses propres processus mentaux. Soit, illustré d'un exemple : la métacognition nous sert à savoir que l'on sait, savoir que l'on touche, savoir que l'on voit, etc., mais aussi et surtout savoir que ce que l'on touche n'est peut-être pas la même chose que ce que l'on voit. « Défiance toute particulière de l'intelligence vis-à-vis d'elle-même »², le bon sens agit à la fois par récursivité et interprétation. Il est le sens des sens, mais pas seulement. Juge, interprète, avocat et bourreau, il organise arrestation, procès et libération à la fois, nous permettant à notre tour de conduire nos vies de façon sensée.

Qu'on se le dise : il n'est jamais facile de faire preuve de bon sens. Celui-ci a beau tendre vers la simplicité, il n'en reste pas moins un exercice ardu ; dans sa formulation comme dans sa pratique, dans son explicitation comme dans son usage. Comment enfin finir par réussir à cerner le sens du bon sens ? À cette question

1. *Ibid.*, p. 11.

2. *Ibid.*, p. 9.

nous nous sommes attelés, et nous sommes demandé s'il ne faudrait pas aujourd'hui parler de « senser ». Que serait alors l'action de senser ? Faut-il y entendre la capacité de l'individu à percevoir un sens donné, existant ici ou là, extérieur à nous ? Ou s'agirait-il par l'action de senser, de « faire » sens, l'inventer, le faire exister ? À ces questions nous chercherons une réponse capable d'assumer tant une proposition que l'autre : senser, c'est faire l'expérience du sens – une expérience qui tient plus de l'*alé-thique*, c'est-à-dire du dévoilement. Par là nous l'affirmons ainsi, le bon sens n'est pas la faculté de « donner du sens », mais celle de « senser ». Qu'est-ce qui est en jeu dans ce déplacement ? La considération du sens elle-même. Expliquons-nous. Il ne faudrait pas comprendre le sens comme une matière malléable à souhait, une énergie disponible qu'il nous faudrait saisir, un déjà-là qu'il suffirait de percevoir, ou d'emporter avec soi. Le sens n'est pas livrable à domicile ! Tout autant que le sensé n'est pas le connu, ni le démontré – et dépasse étonnamment les cadres à la fois du rationnel et de l'instinctif pour venir se loger dans des poches multiples, plus riches et complexes. À cet égard, il convient de noter qu'« on continue d'envisager le sens comme une présence qui devrait venir et remplir, combler tout écart. Mais "le sens", ce n'est pas seulement le sens de la marche, c'est aussi – et c'est là toute la richesse du mot – la sensation, le sentiment, la sensualité, le bon sens, le sens critique »¹. Il y a quelque chose dans le sensé de l'ordre à la fois du raisonnable, mais aussi du résonnable. Ce qui semble évident une fois considéré que, tout comme la résonance, « le sens, c'est le rapport à autre chose »²...

1. Nancy, Jean-Luc, « Le sens de l'histoire a été suspendu », Entretien avec Éric Aeschmann, *Libération*, 4 juin 2009.

2. *Ibid.*

Mécanisme cognitif, le bon sens n'est pas, pas plus que le « sens » lui-même, un objet que l'on puisse saisir. Et tout comme le « sens », il ne peut lui non plus être pensé en terme d'« utile » ou d'« inutile » ; le sens et le bon sens travaillent dans un paradigme qui n'inclut ni l'une ni l'autre de ces catégories. Splendeur impassible, le sens n'est pas de ces réservoirs que l'on peut remplir à sa guise ; il n'est aucunement une réserve d'utilité ou d'opérationnalité dont nous pourrions nous servir, prendre, emprunter ou louer le contenu – il n'est même aucun contenu. C'est que, pour pousser un peu plus loin encore avec Gilles Deleuze, « on ne peut même pas dire du sens qu'il existe »¹. Certainement peut-il nous émouvoir, certainement pouvons-nous nous le figurer, ou le fantasmer, le créer nous-mêmes, d'une certaine façon. Mais comment pourrait-il être, par lui-même ? Où, comment, sous quelle forme et de quelle taille, depuis quand, à quelles conditions ? Serait-il reproductible, pourrait-on le représenter ? À ces questions rhétoriques, nous préférons, avec Jean-Luc Nancy, tenter d'« aborder le sens comme ce qui vient plutôt que comme ce qui est advenu ». Le philosophe nous le dit : « Le sens déjoue nos attentes bien plus qu'il ne les comble, il faut donc renoncer à sa clôture. »²

Ce qui mérite d'être fait mérite d'être bien fait. À la lecture de cette phrase, nous acquiesçons, car « cela fait sens », semble « relever du bon sens ». Qu'est-ce à dire, cela signifie-t-il que le sens « s'y trouve » ? Ou encore : est-ce du bon sens que « les 85 personnes les plus riches de la planète possèdent autant d'argent que les 3,5 milliards les plus pauvres »³ ? Ce questionnement

1. Deleuze, Gilles, *Logique du sens*, op. cit., p. 31.

2. Nancy, Jean-Luc, « Quand le sens ne fait plus monde », Entretien avec Jean-Luc Nancy, revue *Esprit*, mars-avril 2014.

3. État de fait établi par le *Programme des Nations unies pour le développement* dans son rapport de 2014.

réglé d'avance nous ouvre au bon sens : à savoir qu'il nous permet de *discerner*, d'éloigner les limites et frontières pour ouvrir et déployer. Bien sûr, « cerner » c'est aussi comprendre, mais c'est avant tout enclorre, enfermer, bloquer les issues, fermer des possibles. « Dis-cerner », ce que permet justement le bon sens, c'est au contraire se donner les moyens d'y voir plus clair, en s'éloignant justement de la figure de l'emprisonnement, pour tendre vers celle de l'éclosion. Pas de côté, le discernement est autant décalage qu'ouverture. Et comment procède le bon sens, cette intuition intellectuelle et corporelle, ce sentiment éclairé de l'âme, si ce n'est par un geste qui *discerne* dans le vaste, dans le vague ? Pour préciser, qualifier, clarifier, bref : mettre en lumière.

Mais revenons donc à notre mouton. Le sens, nous venons de le voir, s'il est bien communicable et d'une certaine façon objectif, n'est pas non plus une matière que nous pouvons poser en équations et démontrer, car il se transformerait alors en vérité, et rien n'est plus étranger au sens que la vérité ! En effet, *a contrario* de la vérité, qui s'inscrit dans un récit ayant illusoirement prétention à l'unicité, l'exhaustivité et l'intemporalité, le sens, lui, et *a fortiori* le bon, n'est « qu'une » des interactions entre un sujet et son milieu, à un instant donné, pour une question posée. Il est, pour reprendre les termes de notre étude, une forme de justesse. C'est que, note très finement Gilles Deleuze dans sa *Logique du sens*, « le sens et le non-sens ont un rapport spécifique qui ne peut pas être décalqué sur le rapport du vrai et du faux, c'est-à-dire qui ne peut pas être conçu simplement comme un rapport d'exclusion. C'est bien le problème le plus général de la logique du sens : à quoi servirait de s'élever de la sphère du vrai à celle du sens si c'était pour trouver entre le sens et le non-sens un rapport analogue à celui du vrai et

du faux ? »¹. C'est dans cette direction qu'il faut poursuivre pour voir apparaître le sens du bon sens : dans sa capacité à travailler par-delà le vrai et le faux. L'appel au sens que constitue ainsi cette faculté cognitive n'est donc pas à comprendre comme une capacité à dire la vérité, mais comme un discernement du juste, une vision du sensé.

Désormais nous en savons un peu plus sur la teneur des relations entre sens et bon sens, justesse, logique et vérité. Ayant envisagé les contenus et les périmètres de tous et les rapports de chacun, nous sommes à présent à même de voir les enjeux qui se situent dans toutes ces précisions. Le premier est celui de la légitimité du savoir. Nous avons bien sûr en tête à ce sujet la célèbre étude de Lyotard². Marcel Hénaff de la même manière, met en avant cette pierre angulaire de l'éligibilité à la vérité : « Il s'agit de savoir qui décide des critères du vrai. Quelles puissances en disposent ? On n'est pas loin des questions de Nietzsche : qui est-il et que veut-il celui qui veut le vrai ? »³ Ainsi donc, plus en lien avec notre étude présente, qu'est-ce qui est légitimé comme relevant du « vrai », qu'est-ce qui est considéré comme faisant sens ? C'est entendu, le bon sens n'a pas prétention à la vérité : mais de quoi alors se détache-t-il en se détachant d'elle ? Ou encore, de quoi s'écarte-t-il en revendiquant sa différence d'avec la logique ? Ce que nous voyons ici apparaître, c'est ce que déploie le bon sens mis en œuvre : la possibilité d'un univers qui ne soit pas uniquement comptable, rationnel et figé. Un univers tourné vers le sens et non le logique, le juste et non le vrai. Envisagé

1. Deleuze, Gilles, *Logique du sens*, op. cit., p. 85.

2. Cf. Lyotard, Jean-François, *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, 1979.

3. Hénaff, Marcel, *Claude Lévi-Strauss, le passeur de sens*, Paris, Perrin, 2008, p. 40.

de la sorte, il devient une faculté de résistance à l'immonde, un mécanisme de révolte face à l'excès de civilisation, un outil pour lutter contre la technocratie courante, la statistique quotidienne, la logistique discrète, la norme habituelle, bref : l'empire des chiffres et des règles qui régissent nos existences contemporaines. Face à l'appel à un respect strict de l'ordre en place, l'intuition de l'instant qu'est le bon sens nous guide, mais surtout nous permet de conserver ce qui fait de nous des humains : notre liberté et notre libre arbitre, notre autonomie. Qu'en est-il alors de la conduite du bon sens à l'heure des phénomènes micro et macro ; ou comment penser encore faire preuve de bon sens lorsque justement nos sens sont mis en échec par l'hors d'échelle contemporain ? L'invisible règne. La crise écologique nous reste latente tout autant que la crise économique n'est localisée nulle part. De même, les crises identitaires ne nous apparaissent que lorsqu'elles se manifestent, se conséquentialisent, se cristallisent en conflits, mais restent sinon, en tant que telles, proprement impalpables. Il semble aujourd'hui que l'échelle humaine et ses capacités perceptives soient devenues impropres à saisir seules les grands enjeux de notre époque. Comment dans ce contexte recourir encore à son intuition et ses sens pour comprendre comment agir en société ? Lorsque utiliser sa voiture nécessite du pétrole du Moyen-Orient et fait fondre les glaces de l'Antarctique ; lorsque nos tee-shirts sont fabriqués au Vietnam avec des matières chinoises ; lorsque nos ordinateurs utilisent des minéraux rares d'Afrique, des technologies japonaises, un design californien et un réparateur à moins de dix kilomètres... comment penser encore faire confiance à son sentir pour juger de la juste conduite de nos vies à tenir ? L'époque, sa complexité et ses échelles ont supplanté la réalité perceptible pour la remplacer par un fatras d'entrelacs indissociables

DU BON SENS

et incontrôlables. Comment donner du sens à nouveau ? Faire sens ? Senser sa vie et ses actes ? Notre monde est celui du paradoxe et parfois même de la contradiction, mais peut-être parfois nous laisse-t-il encore des prises, des accroches qu'il ne tient qu'à nous de saisir.

DEUXIÈME PARTIE

FAIRE FACE À LA TECHNOCÈNE

Les habitants de la campagne et des forêts, les pauvres, les bergers, les ouvriers, les artisans et le commun des hommes, croient tous fermement qu'il y a un soleil, une lune, des étoiles ; une terre que nous habitons ; une patrie, des amis et des parents que nous aimons ; des terres et des maisons que nous possédons. Les philosophes regardant en pitié cette crédulité du vulgaire, ne croient et ne veulent croire que ce qui est véritablement fondé sur le raisonnement. [...] Avec toute la bonne volonté possible, (ils) n'ont jamais été capables de tirer des trésors de la philosophie un seul argument propre à convaincre un homme qui sait raisonner de l'existence d'un seul des corps qui l'environnent.

Dans cette contestation inégale entre le sens commun et la philosophie, cette dernière aura toujours le dessous, et ne se retira jamais du combat qu'avec déshonneur et avec perte. Il ne faut pas qu'elle s'attende à gagner du terrain, avant que cette rivalité ne soit évanouie [...] et qu'une amitié cordiale ne soit rétablie des deux côtés. Dans le fait, le sens commun ne doit rien à la philosophie, parce qu'il ne tient rien d'elle. Celle-ci, au contraire, s'il m'est permis de passer à une autre métaphore, est comme un arbre qui a pour tronc et pour racines le sens commun et ses principes. Séparé de ce tronc et de ces racines auxquels il doit sa naissance, son accroissement et sa force, l'arbre philosophique voit flétrir ses feuilles, et sa sève s'exhaler en vapeurs ; il se dessèche et tombe bientôt en poussière.

Recherches sur l'entendement humain, Thomas Reid

CAPACITER

Comment trouver la capacité d'agir de façon sensée dans la complexité actuelle ? Avec quels outils travailler à la régénération des êtres et des milieux ? Le bon sens sert la reconstruction permanente du monde, pourvu qu'on y fasse appel et pourvu qu'il soit possible de le convoquer. Réduisant les affres, anticipant les traumatismes, il déstabilise et chahute la pensée pour la maintenir alerte, questionne et re-questionne les liens de l'homme à son monde ; il est l'outil par excellence, une capacité à relier les échelles spatiales et temporelles. Et pour les périodes mouvementées de l'Histoire – à ce sujet permettez-nous de penser que nous en vivons pleinement une –, le bon sens se doit de servir des constructions et conceptions nouvelles du monde.

Dans quel cadre travaille-t-il aujourd'hui ? Certains lui ont donné le nom d'« anthropocène ». Ce terme désignerait la nouvelle ère dans laquelle nous dérivons, celle dont pourrait être reconnu responsable l'homme moderne soudain devenu puissance géologique. Une dénomination intéressante pour qui voudrait pointer un peu plus encore la responsabilité de l'homme dans les bouleversements et destructions que nous connaissons, un argument de plus pour tenter de convaincre les climato-sceptiques. Mais une expression trompeuse

peut-être aussi. En effet, ne nous sommes-nous pas plutôt plongés nous-mêmes dans ce monde qui nous dépasse, dans ces mécanismes qui sont les véritables responsables de la mutation climatique ? Qui pourrait se revendiquer acteur direct du changement climatique ? L'homme est certes constructeur de machine, mais toutefois pas encore capable à l'heure d'aujourd'hui de changer le climat lui-même. Comprendons-nous bien : sortez sur le pas de votre porte, nu, et essayez de changer le climat, de « provoquer l'anthropocène ». Vous pouvez bien être 7 milliards, vous ne restez que 7 milliards de petits mammifères inoffensifs, 7 milliards de mes enfants, nous dit Gaïa, 7 milliards de « péquenauds cosmiques », nous dirait Anders¹. Quant à celle qui transforme, bouleverse, pénètre et enfin détruit, c'est la machine que vous conduisez, pilotez, programmez ; et ce n'est pas une utilisation plus raisonnée de ses machines, une croissance verte, un développement durable ou une quelconque technologie salvatrice qui réglera ces problèmes, compensera nos faiblesses, nos prises de conscience incomplètes ou tardives.

À la multiplication effrénée de l'idée à la mode d'anthropocène partout reprise, nous préférons nous dissocier, choisissant plutôt d'affirmer que c'est bien d'une *technocène* mortifère qu'est prisonnier le sujet contemporain : aux prises avec les dégâts qu'ont créé, justement, la machine et son développement exponentiel par l'économie capitaliste intéressée. À force d'imaginer que l'homme a marché sur la Lune, nous avons oublié que c'est une navette qui l'y a déposé, du combustible qui l'a propulsé et un scaphandre spatial qui l'y a

1. « Nous sommes à nouveau là, comme des péquenauds cosmiques qui doivent admettre que cela fonctionne très bien sans eux », Anders, Günther, *La Menace nucléaire, considérations radicales sur l'âge atomique*, Paris, Éditions du Rocher / Le Serpent à Plumes, 2006, p. 251.

CAPACITER

fait respirer. À force de croire que nous sommes capables de voler, nous avons oublié que c'est l'avion qui vole. À force d'entendre que l'homme est responsable du changement climatique, nous sommes en train de masquer le fait que c'est surtout par le biais de ses machines qu'il est acteur du changement. Depuis toujours l'homme bien sûr a usé de son esprit pour dépasser ses limites, de sa créativité pour développer les moyens de s'évader, de se surpasser. Mais cette attitude aujourd'hui dépasse toute raison. Tout raisonnable a disparu de notre monde de l'excès et de l'infini. Pour rallier Paris à Montréal, nous *volons* à 800 kilomètres à l'heure ! Deux performances impensables intrinsèquement pour des êtres humains comme vous ou nous. L'être humain semble lent face à la *technocène* qu'il a créée, comme perpétuellement en retard. Mis en incapacité par le rythme effréné de son existence, il semble engagé dans une course sans limites avec son monde. Tandis qu'à l'échelle de la nature, c'est une évidence que de l'écrire, bien plus à l'aise dans la nuance que dans l'excès, le rythme originel de l'*Homo sapiens* est en osmose complète. Son cœur bat, ses pas se succèdent, ses cheveux s'allongent, dans une harmonie que le rythme des marées ne renierait pas. Face aux courses ambiantes incessantes, « la raison veut-elle que nous nous inclinions devant un processus que l'on dit irréversible ou bien ne nous invite-t-elle pas plutôt à nous soustraire à une telle galopade quand rien ne la justifie ? »¹ Le bon sens jamais ne nous laisserait nous éloigner de ce qui nous a mis au monde. Mais notre époque ne s'est-elle pas éloignée, elle, du bon sens ? En ces propos, loin de nous l'idée que tout cela n'appartienne qu'au régime actuel, ou soit propre à notre époque seulement. Mais notre

1. Sansot, Pierre, *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Payot & Rivage, 1998, p. 11.

époque cristallise toutefois une mise en exergue si puissante de ce phénomène qu'il devient urgent de questionner plus profondément notre rapport au machinique et à la technologie contemporaine. Quel monde est engagé par la *technocène*, sa technologie et sa démesure, et quel rapport au monde l'individu peut-il espérer en son sein ? À savoir : de quelle capacité témoigne encore l'individu à l'intérieur du système capitaliste et des mécanismes machiniques qui le servent ? Le constat porté par tous sur la dépossession et la mise en incapacité de l'individu est éloquent. La machine technologique, dont nous sommes certes les créateurs, mais aussi bien souvent les serviteurs, nous a ironiquement rendus pleinement dépendants de son fonctionnement. Elle dirige nos marchés, régule nos déplacements, stimule nos vices, excite nos pulsions et crée des besoins qu'elle seule peut satisfaire. Elle a ici et là transformé l'humain en un être hétéronome, à savoir, par opposition à autonome, en un être qui a perdu toute capacité propre de positionnement et d'action dans ce nouveau milieu artificiel qui est le sien.

Voici comment décrit Jean-Pierre Dupuy une théorie initiale d'Ivan Illich :

« Toute valeur d'usage peut être produite de deux façons, en mettant en œuvre deux modes de production : un mode autonome et un mode hétéronome. Ainsi, on peut apprendre en s'éveillant aux choses de la vie dans un milieu rempli de sens ; on peut aussi recevoir de l'éducation de la part d'un professeur payé pour cela. On peut se maintenir en bonne santé en menant une vie saine, hygiénique ; on peut aussi recevoir des soins de la part d'un thérapeute professionnel. On peut avoir un rapport instrumental à l'espace, le but étant de le franchir, de l'annuler, le plus

CAPACITER

rapidement possible, transporté par des engins à moteur. On peut rendre service à quelqu'un qui vous demande de l'aide ; on peut lui répondre : il y a des services pour cela. »¹

Depuis cette thèse initiale sur les modes de production hétéronomes, serait-il possible par analogie de penser ce que serait un *être hétéronome* contemporain ? Un être humain qui ne soit plus simplement un être articulant des modes de production autonomes et hétéronomes, mais qui soit, lui-même, une entité produite de façon hétéronome. Ayant perdu les moyens de *capaciter* nos existences, nous nous en remettons à des instances extérieures dédiées à cet usage. « Les gens ne se regardent plus, écrit Jean Baudrillard, mais il y a des instituts pour ça. Ils ne se touchent plus, mais il y a la contactothérapie. Ils ne marchent plus, mais ils font du jogging, etc. Partout on recycle les facultés perdues, ou le corps perdu, ou la socialité perdue, ou le goût perdu de la nourriture. »² Mais bien évidemment les instituts ne font que justifier l'absence de regard, tout comme la contactothérapie ne fait que justifier l'absence de contact au quotidien, le jogging rend vivable ou même souhaitable l'absence de marche, etc. Et, au bout du compte, il n'est même plus étonnant que l'hyperartificialité finisse par produire avant tout de l'hyperréalité...

De quoi ainsi sommes-nous privés lorsque nous sommes contraints à utiliser le machinique ? Car il semble bien que le bon sens ne puisse se développer dans la relation homme-machine : si vous en doutez, allez proposer un raisonnement de bon sens à un ordinateur ou un distributeur de billets, un

1. Dupuy, Jean-Pierre, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Seuil, 2002, p. 25.

2. Baudrillard, Jean, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, 1981, p. 27.

téléphone ou une voiture. Que signifie le fait que la *technocène* nous prive de notre faculté à proposer des solutions ou des ouvertures de bon sens ? Illustrons ce point par la question déjà évoquée de l'instinct. Quelle place laissons-nous à l'instinctif, à l'intuitif, dans notre monde fait de systèmes et de structures ? L'omniprésence machinique ne lui laisse que des interstices qu'elle a digérés par avance pour lui, l'écrasant plus communément sous le poids de ses chiffres et de sa tendance à la catégorie. Et ce système bientôt nous transformera à notre tour en système : nous pensons en système, parce que nous sommes dans un système, et interagissons avec lui, tant et si bien qu'il n'apparaît rapidement plus aucun frottement pour contredire le rouage installé. Canguilhem fut on ne peut plus éloquent à cet égard : « Que pourrions-nous avoir contre l'ordinateur si notre cerveau est lui-même un ordinateur ? »¹ Là où le bon sens cherche la connexion avec le milieu et l'incontournable, l'enfermement artificiel des technocosmes urbains détourne l'homme d'avec ses terres, d'avec la Terre, qui est tout sauf un système. *Homo sapiens* établis dans l'ordre naturel, nous nous épanouissions en tant que partie prenante de ce milieu ; *Homo urbanus* établis dans la *technocène*, nous nous développons en tant que part intégrée à ce système.

Prenons la liberté de citer un peu longuement Baudoin de Bodinat pour entrer en profondeur dans ses *Réflexions sur le peu d'avenir que contient le temps où nous sommes*, et de situer l'illustration qu'il nous propose de cette dépossession contemporaine caractéristique de l'époque :

1. Canguilhem, Georges, « Le cerveau et la pensée », dans *Georges Canguilhem, philosophe, historien des sciences*, Paris, Albin Michel, 1980, pp.11-33, p. 21.

CAPACITER

« Un escalier étant une chose simple et commode, il peut être beau et n'est jamais ennuyeux. L'économie le supprime en le déclarant fatigant, en disant qu'à ses yeux l'homme mérite un ascenseur ; elle peut ensuite entasser celui-ci sur trente étages et lui vanter ce progrès sur les maisons basses de ses ancêtres, leurs châteaux éclairés à la bougie. L'apologie des innovations se ramène invariablement à ces sophismes grossiers qui masquent le simple fait que l'économie ne peut offrir à satisfaire que les besoins dont elle est l'auteur : elle isole chacun dans une vie suffocante et inepte, et s'émerveille elle-même de devoir lui fournir ensuite tant d'accessoires : il y a effectivement un ascenseur pour atteindre le vingt-troisième étage et un congélateur pour y ranger la nourriture frigorifique [...] De quoi se prive-t-on en prenant l'ascenseur, est-ce le même homme qui rentre chez lui par l'escalier et celui qui appuie sur le bouton du douzième, arrivent-ils au même endroit ? »¹

Comme de nombreux penseurs avant lui, Baudoin de Bodinat nous alerte sur le monde qui nous entoure, et que paradoxalement, nous ne semblons plus en mesure de voir pour ce qu'il est. Pourquoi alors alerter encore et toujours sur ces mécanismes destructeurs, sur ces mêmes sujets qui ont déjà fait l'objet de tant d'analyses ? C'est qu'à l'évidence, la situation continuant chaque année d'empirer, il ne soit pas vain de continuer à penser que ces critiques déjà vieilles maintenant puissent trouver une actualité toujours vivante. D'autant que donner au peuple les moyens de sa propre émancipation, voilà ce dont le bon sens pourrait se révéler

1. Bodinat, Baudoin (de), *La Vie sur Terre. Réflexions sur le peu d'avenir que contient le temps où nous sommes*, op. cit.

capable. En tous ces questionnements nous pensons bien sûr à Herbert Marcuse, qui, il y a cinquante ans déjà, se demandait lui aussi comment des gens qui ont subi une domination efficace et réussie pourraient créer par eux-mêmes les conditions de la liberté¹. Le système technicien bien sûr sera défendu par ceux d'entre nous qui ont réussi à en tirer une belle fortune ou un grand confort de vie. À ceux-là il ne peut qu'être rappelé qu'il est insensé de détruire la planète à laquelle nous sommes liés ; qu'on n'exploite pas des populations entières pour s'enrichir ; qu'il est ridicule de défendre les rouages mêmes qui nous ont fait perdre notre humanité. Des ouvertures sont possibles, et il faut refuser le pessimisme de ceux qui, à court d'arguments, vous rétorqueront en dernière instance, que, de toute façon, nous n'avons ni le choix, ni la possibilité de faire autrement. Ils sont légion, les penseurs à s'être interrogés avant nous, avec enthousiasme ou désespoir suivant les cas, sur l'impossibilité pour l'humanité de « désinventer » quelque chose². Et chacun d'entre eux a, par là même, cru pouvoir argumenter pour son propos. Cependant, la demande est-elle bien formulée ? La question doit-elle effectivement porter sur l'invention et la *désinvention*, ou ne serait-il pas plus raisonnable de poser la question en terme d'utilisation et d'abandon des savoirs et des savoir-faire, des techniques et des technologies ? Bien heureusement, et par-delà même le fait que ce sentiment d'être confronté à une machine infernale se vérifie tous

1. Marcuse, Herbert, *L'Homme unidirectionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée* (1964), Paris, Minuit, trad. Monique Wittig, 1968, p. 34.

2. Cf. Anders, Günther, *La Menace nucléaire, considérations radicales sur l'âge atomique, op.cit.*, et Anders, Günther, *L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle* (1956), Paris, L'Encyclopédie des Nuisances/Ivrea, 2002.

CAPACITER

les jours, nous voyons aussi apparaître d'autres ouvertures, plus saines et porteuses d'espoir. Ici et là, des virages sont pris malgré tout, des fiertés sont abandonnées, des tournants opérés. Et ce, sans même aller jusqu'à cette affirmation de Yona Friedman que « c'est toujours et seulement en cas de catastrophe qu'une technique dépassée est finalement abandonnée »¹. Accepter cette affirmation sans nuances, ce serait refuser de voir que parfois, de vieux modèles sont malgré tout remis en cause, volontairement ou non, peu importe ; ce serait refuser d'entendre que le cours des métamorphoses sociétales se constitue autant d'inventions que d'abandons, de renouvellements que de délaissés. L'Histoire est pleine d'exemples à ce sujet ! Considérons ainsi tout ce qu'avaient pu inventer et développer les Romains d'un point de vue de l'ingénierie de l'eau – tous ces aqueducs, forums, bains, etc., dont une partie même est toujours en place aujourd'hui. Lorsque vint la fin de l'Empire, tout fut abandonné – et nous ne parlons pas alors uniquement des constructions, mais aussi des structures sociétales qu'elles servaient autant que des techniques constructives qu'elles convoquaient. Est alors venu le Moyen Âge et avec lui l'invention de tout un nouvel univers technique et symbolique, axé plutôt autour de la figure de la roue plutôt qu'autour de la ligne ou de la voie : ont alors été inventés les moulins à vent et les roues à aubes, avant qu'à nouveau l'industrialisation ait permis d'abandonner ces techniques au profit d'un machinisme plus productif. *Et cætera*. C'est une chance à saisir que de considérer la liberté d'abandonner techniques et technologies quand cela semble être opportun. Certaines choses sont amenées à évoluer, d'autres sont les

1. Friedman, Yona, *Architecture de survie. Une philosophie de la pauvreté*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2003, p. 178.

ancres qui nous permettent le repos ou le positionnement. Le bon sens semble l'une et l'autre de ces choses : une arme conceptuelle millénaire, ciselée pour travailler le mouvement et non pour se mouvoir elle-même. Un couteau tranchant, capable d'aider à la conception, la décision, la réalisation, que ce soit d'un aqueduc ou d'un tramway, d'un projet politique ou d'une direction à prendre, un outil aiguisé pour s'échapper par soi-même de la machinerie infernale qu'est la *technocène* actuelle.

Comment « capaciter » alors aujourd'hui nos existences, dans l'omniprésence parfois angoissante de ces trois chapes de plomb, notre trinité contemporaine : capitalisme, mondialisation, technologie ? Défendre la notion et l'usage au quotidien du bon sens devient, dans ce contexte, une prise de position politique, engagée, vers un monde plus sensé, vers des espaces-temps habités plus sobres, simples, appropriables et appréhensibles, des milieux modestes et magiques à nouveau. Par lui, c'est d'un refus qu'il s'agit, d'une lutte contre cet univers de plomb, ce poison lourd qui fait la pluie et le beau temps. Depuis quand en effet les thermomètres font-ils le temps, et non l'inverse ? Il nous faut, pour cerner avec précision la censure à l'œuvre autour de cette trilogie infernale, la comprendre et la dénoncer comme une réelle trinité qui possède toutes les qualités de son équivalent religieux : transcendantes et inattaquables sous peine de « blasphème ». Figure de la sainteté, cette triade n'est critiquée que par les fous et les hérétiques, ce que loin de rejeter, nous revendiquerons même avec d'autres : « On nous a enseigné que la modération de la pensée et du langage constituait toujours la meilleure solution. Mais, dans une crise aussi grave, la modération n'a aucune valeur. Elle se mue en conformisme, et le conformisme en complicité [...] la réponse naturelle à toute orthodoxie, c'est

CAPACITER

l'hérésie [...] souvent les changements débutent comme des hérésies. »¹ Hérétiques donc, mais pas ridicules, nous n'en dénoncerons que l'omnipotence, la démesure ou l'indécence, voire le caractère intouchable. À savoir plus explicitement qu'il ne s'agit pas pour nous ici de nier ou de refuser ni cette mondialisation, ni les principes du libre-échange ou de la libre concurrence, pas plus que la technique elle-même, qui ne sont évidemment autre chose que des parts fondatrices et fondamentales de la nature humaine.

Est-ce nécessaire de l'écrire encore et toujours : il est ridicule de vouloir se couper des échanges humains, quelles que soient leurs échelles d'actualisation, autant qu'il est absurde de penser revenir à une « nation » comme pouvait l'être la France au début du xx^e siècle. La critique de la mondialisation par notre voix ne saurait apporter aucun soutien aux nationalismes et autres politiques de la dissociation, et rien d'une dérive vers des propos destructeurs n'aura lieu en ces lignes.

Dans les tournures toutefois que prend aujourd'hui cette trinité, des excès mortifères apparaissent. Souterrains ou criants, peu importe, ces démesures inacceptables sont à dénoncer en ce qu'elles ne font pas sens, n'ouvrent sur aucun monde commun, aucune régénération lumineuse. Elles sont à l'opposé même de la recherche sensée à laquelle invite le bon sens. En effet, universellement présent, le bon sens ne travaille-t-il pas à créer un monde partagé et partageable ? N'ouvre-t-il pas des rencontres mesurées, raisonnables ? Socle commun, fondateur de toute construction, de toute cohabitation, le bon sens est aussi le refus des formes de l'extrême, de l'outrance, du sans-limite. Quels sont donc les enjeux de ce combat contemporain ?

1. Cohen, Stephen F., « Hérétiques contre faucons », *Le Monde diplomatique*, n° 727, octobre 2014.

Nous n'en relèverons ici que quelques-uns, symptomatiques de l'articulation complexe du technologique, du capitalisme et du mondialisé et axés autour de la problématique de l'accès au virtuel et ses problématiques sociales.

En quelques décennies à peine, l'Internet est devenu indispensable pour trouver et garder son travail, rester en contact avec amis et famille, payer ses cotisations sociales ou s'informer sur un spectacle ou un événement, s'inscrire à la fac, etc. Et de fait, qui reste déconnecté reste nécessairement dans l'impossibilité de prendre part à des ensembles de plus en plus larges de la société... Sommes-nous certains que tous aujourd'hui aient accès à cette connexion si nécessaire¹ ? Qu'en est-il des personnes âgées, qu'en est-il des pauvres, qu'en est-il de ceux qui, quelles que soient leurs raisons, refuseraient ce nouveau réseau incontournable ? Puis sommes-nous sûrs de pouvoir continuer toujours à produire et nourrir ce réseau aussi immense qu'invisible ? Qu'arrivera-t-il en cas d'impossibilité, temporaire ou durable, de fournir l'électricité nécessaire à tout ce tohu-bohu numérique ? Nous l'avons vu précédemment, notre dépendance à la technologie est chaque jour plus importante. Ce qui nous apparaît désormais est la fragilité de ce système technologique dont nous dépendons, et la grande dissociation qu'il opère dans notre démocratie entre les informatisés et les autres. Comment éviter que se scinde la société entre les connectés et les débranchés ? Dans un monde profondément enraciné dans la technologie, l'accès et la connaissance technique par le peuple des moyens de fonctionnement de ladite technologie deviennent des enjeux relevant de la démocratie elle-même. « Comment offrir alors l'accès connecté

1. Jean Baudrillard mettait déjà en garde contre ce danger. Voir notamment, Baudrillard, Jean, Nouvel, Jean, *Les Objets singuliers. Architecture et philosophie*, Paris, Calmann-Lévy, 2000, p. 108-109.

CAPACITER

à tous ? » sera la question que d'autres se poseront, tandis que nous préférons nous demander de notre côté comment développer les moyens concrets et incarnés d'une lutte, d'une résistance face à la virtualisation du monde : à savoir comment éviter l'avènement d'un totalitarisme technologique plus puissamment mondialisé et influent encore que celui que nous connaissons aujourd'hui.

Critiquer une trinité de plomb à l'œuvre, c'est en noter tout d'abord les aspects les plus mortifères, et par là déjà travailler à construire un ailleurs plus sensé. Et c'est, dans un second temps, favoriser nécessairement l'humilité et la simplicité, travailler à rendre à l'homme un champ fertile de possibles autonomes, un horizon pour son action créatrice, nue ou simplement outillée¹.

À méditer, cette proposition de Jean-Paul Sartre : « Il faut inverser l'opinion générale et convenir de ce que ce n'est pas la dureté d'une situation ou les souffrances qu'elle impose qui sont les motifs pour qu'on conçoive un autre état de choses où il en irait mieux pour tout le monde ; au contraire, c'est à partir du jour où l'on peut concevoir un autre état de choses qu'une lumière neuve tombe sur nos peines et sur nos souffrances et que nous décidons qu'elles sont insupportables. »² Quel éclairage nouveau permet le bon sens, quelle nouvelle direction ouvre-t-il pour l'avenir ? La trinité de plomb ne renvoie pas

1. À mesure qu'empire la situation, il faut relire les écrits d'Ivan Illich pour mesurer la gravité et l'urgence de la situation. *Le Chômage créateur* l'annonçait déjà en 1977 : « Alors qu'elle seule est capable de faire s'épanouir son univers, l'action de l'homme, autonome et créatrice, s'atrophie [...] l'homme cesse d'être définissable en tant que tel lorsqu'il n'est plus capable de modeler ses propres besoins par l'emploi plus ou moins compétent des outils que lui fournit sa culture. » Illich, Ivan, *Le Chômage créateur* (1977), in *Œuvres complètes* volume 2, Paris, Fayard, 2005, p. 32 et 73.

2. Sartre, Jean-Paul, *L'Être et le néant*, Paris, Gallimard, 1943, p. 510, cité par Bourdieu, Pierre, *Le Sens pratique*, Paris, Minuit, 1980, p. 71.

l'homme à ses caractères organiques, pas plus qu'à l'animalité puissante qui l'habite toujours. Elle ne renvoie qu'à l'univers clos qu'elle contribue à produire : un désert de glace où souffle le vent violent de l'oubli, un acide qui brise les perceptions et ronge l'enracinement de l'être.

Mais rien n'est perdu, car la machine – hurra ! – n'est capable d'aucun bon sens ! Binaire, malgré la complexité qu'on lui prétend, elle ne vit qu'au travers du 0 et du 1, du plus et du moins, du positif ou du négatif, le vide ou le plein. Là où le bon sens est la nuance, une force de proposition régénératrice et toujours singulière, la machine n'opère que la programmation, résout des équations logiques, combine des statistiques. Elle « choisit » aussi, certes, mais selon les paramètres qu'on a définis pour elle : il serait impossible de pré-programmer un raisonnement qui conduirait au bon sens. Il est nôtre ! Il est une capacité typiquement humaine, qui ne peut être comprise que par l'homme. Retrouver le sens, c'est aller là où les mécanismes déshumanisants ne peuvent nous suivre : parcourir les chemins heureux de la sobriété, attachée à ce qu'il y a de propre en l'humain. Et si le bon sens permettait de retrouver ces oubliés toujours présents ? Se réapproprier ce qui a été perdu. Retrouver le contrôle. Voilà une suite passionnante à l'histoire du monde, car nous sommes tous capables de bon sens, cet outil grâce auquel nous donnons du sens à nos actions, au contraire de la machine qui, elle, en est tout bonnement incapable. Le bon sens a en lui le pouvoir de mettre en incapacité la machine autant qu'elle nous a mis en incapacité ! Et nous avons le pouvoir d'user de bon sens : n'est-ce pas une chance presque impensable de nos jours ? Gardons-le vivant, convoquons-le, écoutons-le. À méditer : *Ce qui ne peut être fait que par l'humain ne renverra qu'à lui-même.*

CONSTRUIRE

L'artisanat est une rencontre toujours singulière entre des individualités humaines et des matières, un subtil équilibre entre efforts investis et durabilité promise. Sa pratique a engendré des corps ruinés par les labeurs du travail manuel, mais a aussi eu pour conséquence d'apporter l'épanouissement aux travailleurs qui ont la possibilité de s'identifier au résultat de leurs efforts. L'artisanat a conduit à l'établissement d'*Homo faber*, celui qui trouve l'accomplissement de son être dans le faire, celui qui s'humanise dans la production d'une œuvre qui durera plus longtemps que la durée du travail lui-même. Ce monde nécessitait de prendre soin des choses et des êtres, d'accueillir les surprises et les saisons comme elles venaient, la vie dans toute sa richesse, la mort et la maladie dans l'épreuve qu'elles incarnent. Dans cet univers, la condition humaine était nécessairement liée à son milieu naturel et à l'état de celui-ci, et l'ensemble des sociétés artisanales, non industrielles, « autonomiques », bref vernaculaires, a fonctionné sur ce principe d'un dialogue constant avec l'écosystème. À l'exception de quelques productions monumentales destinées à marquer leurs époques, la fabrication des lieux a de tout temps été guidée par un principe d'ajustement permanent entre l'*à-peine réalisé* et le *ce qu'il reste à faire*. Un art de

l'ajustement, du presque, une pratique toujours expérimentale avec l'existant ; un véritable art de vivre, ré-invention toujours singulière du *faire avec* pour bâtir la vie et son cadre. Ce paradigme de l'empirisme artisanal fonctionna – et fonctionne encore ainsi dans de nombreuses régions du monde – sur la somme des capacités de chaque individu à participer à l'effort global de construction : pas d'État au service du logement public, pas de kit prêt-à-bricoler, pas de CAUE¹ pour informer les populations locales des nouvelles normes en vigueur... Le paradigme vernaculaire n'inclut rien d'autre que le bon sens et la bonne volonté, la sueur et la nécessité, pour adapter la tradition à l'aujourd'hui, le passé connu au singulier de l'instant, la typologie classique d'un corps de ferme à un terrain escarpé. Le vernaculaire est l'architecture du lieu, et donc du bon sens, du moins si l'on entend par *lieu* avec Benoît Goetz : « Un espace sensé, c'est-à-dire approprié à nos sens [...], mais aussi un espace orienté et un espace d'orientation [...], et enfin un espace qui donne lieu au sens, au bon sens et à la pensée sensée. »²

Les bâtisseurs du vernaculaire, autodidactes par essence, ne possédaient pas de connaissances techniques théorisées. Leurs œuvres résultaient essentiellement du travail de mémoire, adapté au contexte et à l'instant. Ces constructions, relevant tout autant d'une esthétique que d'une émotion, peuvent bel et bien être considérées comme une architecture à part entière ; un art de bâtir avec bon sens. « Dans la province du Ho-Nan, en Chine, les constructions souterraines qui y sont habitées sont l'un des plus remarquables exemples du bien-fondé de l'architecture vernaculaire qui soient. La porosité du sol leur

1. Conseil d'architecture, d'urbanisme et d'environnement.

2. Goetz, Benoît, *La Dislocation, Paris, Passion, 2001, p. 29.*

CONSTRUIRE

a dicté un travail d'excavations, leur offrant des demeures saines, sans parasites, chaudes en hiver et fraîches en été. Belle preuve que le vernaculaire n'est pas que le commun et le banal... »¹ Ainsi la cité vernaculaire est faite de bâtiments spontanés, nés d'une organisation relevant de décisions à la fois simples et sensées, bref, en peu de mots, elle est constituée avec bon sens. Son bâti relève de la nécessité autant que de l'évidence et de la simplicité, et dans ses choix, révèle autant l'intégration dans une tradition marquée que l'innovation singulière de l'unique.

Pierre Sansot affirme que « la simplicité du faubourg dans sa manière de vivre, dans ses maisons, dans ses fêtes, ce n'est pas celle d'êtres dépourvus d'imagination, c'est une sagesse immémoriale qui a su échapper aux complications et aux bizarreries des époques »². Qu'est-ce qui relève aujourd'hui de la bizarrerie ? Quid de la sagesse immémoriale ? À l'opposé des revêtements arbitraires que l'on imprime de nos jours sur nos matières plastiques, la construction vernaculaire fait avec peu : on utilise le bois ou la pierre de la région puisqu'ils sont à disposition, et leurs usages en deviennent par essence plus efficaces et pérennes. De la même façon, le dimensionnement des espaces est réglé par une contrainte de taille, liée aux éléments et aux matières naturelles : on construit des pièces à vivre de cinq mètres de large lorsque l'on a des poutres de cinq mètres de long à disposition. Ainsi, la fabrication des lieux par le bon sens conduit à l'émergence d'un espace contextuel, de dialogues et d'échanges, de décisions : en bref, d'un espace politique. Car le bon sens, nous l'avons déjà souligné, est un

1. Rudofsky, Bernard, *Architecture sans architectes. Brève introduction à l'architecture spontanée* (1964), Paris, Chêne, 1977, p. 22.

2. Sansot, Pierre, *Poétique de la ville* (1996), Paris, Payot & Rivages, 2004, p. 424.

outil de reliance entre les hommes, c'est-à-dire qu'il est une forme de contrat social, une décision cherchant l'accord sur lequel s'entendre pour bâtir ensemble une discussion, une réflexion, un édifice, bâtir l'en-commun et les lieux du partage. Il est un mécanisme permettant de bâtir l'entrelacs caractéristique des milieux : le réseau complexe de rencontres entre les habitants, les habitats, les géographies et les temporalités.

Qui pensera le bon sens comme une capacité à prendre en compte le singulier, remarquera simultanément que *tout* devrait être singulier. La nature a-t-elle jamais fait éclore deux fleurs similaires ? Tout écosystème est, à chaque instant, tant unique qu'*irreproductible*. Même deux feuilles du même arbre, de la même branche, de la même taille, sont différentes ! En ce que le discours naturel est au contraire une expression de l'en-devenir, une répétition toujours différente, une réactualisation singulière des héritages, jamais la faune et la flore n'ont eu ne serait-ce que l'occasion de ressembler à elles-mêmes. En tout cela, il n'y a peut-être que l'humain qui ait jamais tenté la similitude absolue, deux fourchettes en plastique pouvant quant à elles être considérées comme fondamentalement les mêmes en sortie d'usine. Deux cuillères, trois cuillères, quatre cuillères : absolument le même alliage, même moule, la même matière, même forme, même fabrication, même époque. L'industrie cherche la production du même le plus absolu.

Le système moderne développe un ensemble de solutions permettant à l'homme de produire des artificialités résistantes aux variations et aux spécificités des lieux et des atmosphères. Le développement de l'industrie et plus généralement des techniques de production en série a fait apparaître dans la fabrication des lieux deux bouleversements sans commune mesure : la marchandisation des matières et la rationalisation des éléments de construction. Contrairement en effet à ce

CONSTRUIRE

qui est généralement avancé, la modernisation constitue une standardisation des modes de fabrication de l'espace, et non une standardisation de l'espace lui-même¹. Les lieux sont ainsi devenus un enjeu commercial et les éléments du monde qui autrefois existaient par eux-mêmes ne sont dès lors devenus que produits en vue d'être vendus : c'est le bois de l'arbre qui se transforme en solives de 8 cm sur 14 cm. De ce fait, les groupes humains sont capables de générer les dimensions et les formes qu'ils désirent, et ce, en grande quantité : le domaine de la construction n'est plus lié au milieu, mais à l'état de l'industrie. C'est elle qui désormais règle, contrôle, et décide de la façon de construire : on assiste au passage du paradigme de la fabrication des lieux au système de production de superficies. C'est le remplacement d'un fonctionnement artisanal basé sur le bon sens et la symbolique par un système pensé depuis son efficacité et sa rentabilité économique.

Le xx^e siècle signe ainsi un déplacement certain dans l'histoire de la profession d'architecte. Sous l'impulsion de grandes figures toujours adulées aujourd'hui, le corps architectural se développe en parallèle de la globalisation de l'industrie de masse et des modes de production rationalisés. De fait, il s'ouvre sur de nouvelles esthétiques et de nouvelles théories, se plaçant au service non plus seulement des puissants, mais de l'ensemble de la population. Avec le renouvellement des techniques de construction, les symboliques formelles établies explosent littéralement et il devient possible de réinventer l'ensemble des formes du bâti. Ce faisant, il contribue, au service de causes nobles, à éradiquer les savoir-faire locaux, les esthétiques régionales et la capacité de l'habitant à participer à

1. Il est d'ailleurs plus explicite de parler en réalité de *rationalisation* de la pensée ; la standardisation n'étant qu'une conséquence de la rationalisation.

la construction de son habitat, sans pour autant les remplacer par des figures viables. La conséquence de ces mutations sociales fut une dépossession généralisée, conclusion logique de toute récupération d'un domaine par un corps d'état se plaçant en expert. La capacité à constituer un art d'habiter¹ singulier fut retirée à l'habitant en même temps qu'elle fut récupérée par l'architecture savante nouvellement créée. Avec elles se sont développées une législation normative réglant l'ensemble des domaines territoriaux, urbains et constructifs, une marchandisation de la construction, et la promotion immobilière. Cette période signe ainsi la transformation de l'habitat en logement, de l'habitant en logé, de l'existence concernée à la vie passive, de la disponibilité au repli désintéressé, bref de l'habiter à quelque chose d'autre, que la langue française n'a pas encore réussi à nommer synthétiquement. Comment dire cette démission de l'âme face aux choses, cette *désempathie* sociale et spatiale, cette *désimplication* politique flagrante qui est celle du logé ?

Dans notre xxi^e siècle naissant, l'illusion de diversité s'étale de brochures publicitaires en panels interminables de yaourts à la vanille, les uns tous plus semblables que les autres, écrasant la diversité des singularités sous un même champ paradigmatique : celui de la vie au service de la consommation et de la croissance économique. Notre modernité actuelle a plongé le monde dans l'eau des marchés boursiers désincarnés et des techniques standardisées de production de l'espace et des êtres. Elle a détrem pé les cultures d'une puissante ignorance, parfois appelée « culture générale », mais qui se résume en réalité à quelque chose comme une « mémoire des spectacles ».

1. Cf. Illich, Ivan, « L'art d'habiter » (1984), *Dans le miroir du passé*, in *Cœuvres complètes* volume 2, *op. cit.*

CONSTRUIRE

Elle a privé les peuples de leur géographie et de leur relation à la Terre, pour les noyer dans le bain tiède des transactions qui ne dorment jamais. De sorte que l'on puisse affirmer aujourd'hui avec certitude que ce n'est pas le même homme qui se réveillait hier au chant du coq et se lève aujourd'hui au signal de son Smartphone.

De ce monde nouveau il sort nécessairement une construction spécifique, une typologie de bâti nouvelle au service de la pensée capitaliste à l'œuvre. Cette nouvelle forme d'établissement humain est, comme toutes les formes nouvelles de sociétés bâties, difficile à décrire autant qu'à nommer. Dans la myriade d'illustrations conceptuelles qui a fait surface ces dernières années, il semble pertinent de retenir l'idée de *Junkspace*¹. Nous comprenons dans ce terme l'idée d'un *espace-mort-né*, plutôt que d'un *territoire-déchet* qui, littéralement, donnerait en anglais *wasteland*. Pourquoi cette précision ? Car bien que notre monde soit évidemment celui du déchet, il s'agit plutôt de mettre en avant la possibilité que des objets à l'allure moins ordurière puissent être considérés, eux aussi, comme des « déchets ». Il faut, pour l'envisager, faire siens les propos de Günther Anders soulignant que « la production conçoit ses produits comme les déchets de demain, que la production est une production de déchets »². Conceptuellement parlant, la brosse à dents jetable est un déchet en puissance, un objet né pour être jeté, dont la fonction première est d'être consommé, consommé et jeté, pour évidemment être remplacé au plus vite par une autre brosse à dents jetable. En ce que le néologisme *Junkspace* et l'essai qui lui a donné naissance semblent

1. Cf. Koolhaas, Rem, « Junkspace » (2000), in *Junkspace. Repenser radicalement l'espace urbain*, Payot, 2011.

2. Anders, Günther, *L'Obsolescence de l'homme*, tome II. *Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle* (1980), Paris, Fario, 2011, p. 41.

suffisamment complets pour englober le phénomène, et suffisamment acérés pour lutter efficacement contre lui, nous les retiendrons tous deux pour illustrer notre propos.

Le *Junkspace*, entendu comme *produit-pour-être-jeté, déchet-en-puissance*, est un territoire de l'absence de bon sens. En lui, il semble que l'omniprésence de la technique ait rendu obsolète jusqu'à la vieille discipline architecturale. Quand cette dernière ramenait encore naïvement l'homme à son corps, à sa géographie et à ses temporalités, la technologie, elle, au contraire, favorise une déconnexion totale d'avec tous ces éléments perturbateurs de la consommation. La climatisation et le chauffage offriront une température homogène suivant les saisons et les climats. Les enceintes et la numérisation de la musique permettront un cadre typiquement occidental, rythmé et à la mode. Les escalators et les tapis roulants faciliteront la promenade du paresseux à travers les rayons. Et finalement les néons optimiseront la transaction de jour comme de nuit. Des écrans, de la couleur, de la lumière et du mouvement : on capte mieux l'œil avec du rythme. Au placard, les fenêtres qui rappelaient l'heure et le temps qu'il fait. Du balai, l'ennui et la parole, la lenteur et le vagabondage. Sous l'œil des caméras de surveillance – terrorisme oblige –, le consommateur consomme au chaud et en sécurité. C'est peu dire que de rappeler que cet enfermement de l'homme par sa mise en conditionnement derrière le carcan d'un conformisme unique – sa mise en confortabilité en quelque sorte – fut avant tout pour lui une dépossession quasi ontologique. Par là, le droit d'être de quelque part fut remplacé par l'omniprésence du droit. La possibilité d'appartenir à un lieu fut remplacée par la nécessité qu'un lieu nous appartienne. La *richesse de vivre sur une terre* fut supprimée au profit d'un *vivre au travers de ses richesses*. Désormais déconnecté d'avec la terre,

CONSTRUIRE

l'homme s'installe seul et dans une certaine passivité, dans cet ensemble de bulles artificielles dans lesquelles lui a été retirée la capacité de construire le monde qui l'entoure. Une forme de royaume infantilisant, à mi-chemin entre le plateau TV et le parc d'attractions, la discothèque et le fast-food.

Une des spécificités de ces nouvelles spatialités est qu'elles nous placent très précisément hors de toute responsabilité. Rencontre incompréhensible entre les industries du graphisme, de la mode, de la publicité et de la norme, la spatialité de l'espace mort-né est un résultat fortuit, né du hasard. Regardez attentivement si vous voulez vous en convaincre les centres commerciaux qui habitent les gares et les aéroports, jetez un œil aux hôpitaux et aux maisons de retraite, aux discothèques et aux supermarchés. Quel élément de ces édifices a été réalisé par un artisan fier de son travail ? Qui signerait l'une de ces œuvres comme la sienne ? A-t-on jamais vu un centre commercial réalisé avec les matières et savoir-faire locaux ?¹ Là où l'architecture travaillait avec le réel, le nouveau paradigme constructif lutte contre lui, s'établissant malgré lui. Par l'usage de prothèses techniques diverses, il tente de dépasser le réel, de le contourner. Le bois est simulé par du plastique imprimé, la gravité détournée par la projection vidéo, l'air et la lumière synthétisés et conditionnés artificiellement et la verticalité contournée par l'ascenseur. L'ensemble sous vide que nous propose le *Junkspace* est le résultat de son mode de production spécifique. Dans ce monde du tout artificiel, on navigue dans la plus

1. Il existe heureusement quelques exceptions ! L'espace rural de proximité de Marsac-en-Livradois (63), pour lequel l'architecte auvergnat Boris Bouchet a reçu le prix de la première œuvre de l'Équerre d'Argent en 2013, en est un bon exemple. En pisé et bois, la construction est un cas d'étude pour toute une profession.

complète manipulation arbitraire des signes¹ : le revêtement *vieille chaumière* imprimé sur la surface du PVC n'étant qu'à un clic d'écart du revêtement *californian beach*. Tandis que l'architecture était une composition raisonnée et singulière de la symbiose éthico-esthétique du réel, le *Junkspace* semble essayer de pousser à son paroxysme la dissociation entre l'éthique et l'esthétique. On essaye de prouver que tout est possible, de repousser les frontières, comme si la production de simulacres pouvait devenir une fierté, comme si réussir à « vraiment faire croire que » était devenu un exploit moral. Quel sens réside alors dans l'impression fausse brique, et est-ce le bon ? Le simulacre, est-ce là le bon sens du XXI^e siècle ? Il est fascinant de constater à quel point la construction contemporaine doit toujours recouvrir la laideur par d'autres mochetés. Le constructeur moderne, principalement, recouvre, cache, planque, dissimule. À un mur sans qualités on ajoute une isolation, elle-même recouverte par une plaque de plâtre, elle-même recouverte par des peintures multiples, et que l'on ne tardera pas à recouvrir à son tour autant que faire se peut de cadres, rideaux, meubles et bibelots. Dans les spatialités contemporaines les gadgets colorés n'ont pas une fonction d'ersatz, ils sont fondamentaux : cachant et faisant oublier la pauvreté et la laideur de nos architectures. Ainsi n'en finit-on plus de dissimuler, faire comme si, prônant le « on n'y verra que du feu », et les textures imprimées contribuent toutes un peu plus à détruire ce qu'elles impriment. La destruction du monde effectif est inversement proportionnelle à l'expansion du *Junkspace* : plus on imprimera de lino « fausse brique » et moins il existera de briques véritables. Tous les indicateurs

1. Cf. Chaslin, François, *Deux conversations avec Rem Koolhaas, et caetera*, Paris, Sens & Tonka, 2001.

CONSTRUIRE

invitent finalement à poursuivre et creuser l'interrogation posée par Günther Anders il y a déjà quarante ans de cela : « Comment se répercute le fait que "l'image" est devenue la catégorie principale de notre vie ? »¹ Questionnement pour lequel il nous faudra bien admettre tôt ou tard la pertinence de cette réponse d'Alain Gauthier : « Plus on est dans l'image, plus on sort de notre condition terrestre. »²

Par *image* il nous faut préciser que ce n'est pas non plus l'architecture-spectacle que nous visons : architecture critiquable par d'autres aspects, mais attachée au moins à une certaine qualité, un certain maintien de la discipline, qui offre, malgré tout, une forme d'habitation régénérée par la grandeur ou du moins le grandiose. À la question lui demandant ce qu'il a à répondre à la critique dénonçant son architecture *m'as-tu-vu*, Frank Gehry, annonça récemment : « Laissez-moi vous dire une chose. Dans ce monde dans lequel nous vivons, 98 % de tout ce qui se dessine et se construit aujourd'hui est de la vraie merde. Il n'y a aucun sens du design, aucun respect pour l'humanité ni pour rien d'autre, ce sont de foutus bâtiments et rien d'autre ! [...] De temps à autre, pourtant, il y a un petit groupe de gens qui font quelque chose de spécial. Très peu. Mais bon dieu, laissez-nous tranquilles ! Nous nous sommes dédiés tout entiers à notre travail. »³ L'architecture comme spectacle travaille certes sur l'image, mais il reste difficile d'affirmer qu'elle pourrait « attirer hors de notre condition terrestre », bien au contraire des simulacres entrevus, qui ne contribuent eux

1. Anders, Günther, *L'Obsolescence de l'homme*, tome II, *op. cit.*, p. 245.

2. Gauthier, Alain, *Le Virtuel au quotidien*, Belfort, Circé, 2002, p. 57.

3. Gehry, Frank, cité par Rosenfield, Karissa, dans « Frank Gehry Claims Today's Architecture is (Mostly) "Pure Shit" », *ArchDaily*, 23 octobre 2014, traduction des auteurs depuis l'original anglais.

qu'à la création d'une hyperréalité nauséabonde. Quelles conséquences a alors cet éloignement de notre condition terrestre ? Le problème est que par-delà ces expérimentations plastiques, notre condition terrestre reste toujours, et jusqu'à preuve du contraire, la constante fondamentale et indépassable de tout et de tous. Tant que le corps humain n'aura pas été entièrement synthétisé par la technique, l'humanité en est encore tributaire. Tant que la planète n'aura pas été dupliquée, en cas de secours, nous resterons, bon gré mal gré, des mammifères terriens liés à leurs états et rien d'autre. Et pour le dire avec Matthew B. Crawford, « vivre éveillé, c'est vivre avec la pleine conscience de cette réalité de notre condition humaine. Vivre bien, c'est nous réconcilier avec elle. »¹

Il nous faut nous l'avouer enfin : le faux revêtement imprimé sur PVC ne produit aucun monde désirable. Seuls profiteront de son développement l'industrie plastique qui a produit le support du revêtement et le logiciel qui aura permis de choisir ledit revêtement. Nous avons abandonné l'architecture et la pluralité de mondes qu'elle contribuait à produire. Aujourd'hui, la dissociation éthique/esthétique d'un nombre croissant de constructions ne contribue qu'à développer la déterritorialisation : les machines et les ressources partout reproductibles. Et on a justement appelé à permettre les emplois non délocalisables. À quand un appel en faveur d'une construction des établissements humains non délocalisables ? À quand le retour à un mode de fabrication des établissements humains plus respectueux des sols, matières, héritages culturels et naturels ? S'établir, c'est aussi fonder une certaine stabilité sur un terrain culturel et géographique donné.

1. Crawford, Matthew B., *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, op. cit., p. 240.

CONSTRUIRE

On nous répondra alors que ces établissements de la dépossession contre lesquels nous mettons en garde dans ces lignes sont eux aussi des stabilités, des fondations bétonnées, résistantes, puissantes. Qu'eux aussi accompagnent nos existences, les abritent, les protègent des intempéries, voire même, c'est entendu, les mettent au pas du confort. Mais que produit à son tour ce confort ? « Inutile de marcher, nous dit Anders, on peut rouler en voiture ; inutile de compter, on peut utiliser la calculatrice. Mais ce confort ne sert-il pas davantage, en fin de compte, la marche ininterrompue des affaires que les hommes ? En tout cas les fonctions humaines ne sont pas tempérées par ce confort. Elles sont rendues superflues. »¹ En balade dans la vieille Europe, de retour dans les lieux de son enfance, Anders rencontre à nouveau des spatialités plus hospitalières. Il s'interroge sur les rapports d'échelles, l'adaptation de l'homme à son monde, la simplicité des choses qui ont toujours été :

« Ici, en revanche, le monde est adapté à l'œil et à l'oreille. Les choses, les maisons, les villages semblent encore modelés à l'échelle des sens. [...] Ici, à Hietzing, ce sont justement les choses du quotidien qui sont adaptées à l'œil et à l'oreille. L'arbre, la maison et l'étalement de fruits. Rien d'étonnant si nous sommes ici beaucoup moins curieux de voir des œuvres d'art que dans le tourbillon de Manhattan. Flâner ici dans les rues est plus plaisant que de s'arrêter devant les œuvres isolées dans les musées. (Mais ces rues ne sont-elles pas elles-mêmes des pièces de musée ? Des pièces de musée du monde actuel ?) »²

1. Anders, Günther, « Revoir et oublier » (1950-1951), *Journaux de l'exil et du retour* (1985), Fage, 2012, p. 148.

2. *Ibid.*, p. 149 et 152.

De retour en Europe après un exil de quinze ans aux États-Unis, l'écrivain formule déjà les premières coutures de son chef-d'œuvre, finalement paru en 1956 : *Die Antiquiertheit des Menschen*¹. Toujours trop inconnu, trop ignoré, ce travail sur le décalage de l'homme à son monde reste trop pessimiste pour beaucoup ; une œuvre aussi effrayante que fascinante.

Mais revenons à notre réflexion. Pour lutter contre cet ensemble complexe de décalages, dérives, délocalisations et dépossessions multiples, nous avons tous besoin d'armes théoriques et pratiques, éthiques et esthétiques. Nous avons besoin d'outils pour chercher le sens, et le bon. Qu'est-ce qui fait sens dans ce monde nouveau ? Confronté à une composition si complexe, le bon sens semble être une arme vulgaire et rustique, dans le sens d'un outil accessible et appropriable par tous, un moyen simple de revenir au monde en ayant à nouveau la possibilité d'agir, dans une recherche d'un mieux fondamentalement humain. Il reste une figure durable, au sens littéral du terme, c'est-à-dire pensant et proposant sur la durée. Mais il est aussi une figure qui certainement sera partie prenante de l'avenir qui se construit aujourd'hui. Ainsi, fait paradoxal, le bon sens réussit à inclure dans sa structure de fonctionnement tant l'adaptabilité que la longue durée et la stabilité. Note pour l'avenir : en vérité, l'architecture est belle et l'est pour l'éternité à condition qu'elle ne soit pas pensée par des personnes à qui le bon sens n'évoque pas grand-chose. Finalement, il nous semble intéressant, pour conclure ce chapitre, d'approfondir notre réflexion sur l'architecture en poursuivant quelques-uns des rapports qu'elle entretient avec la pensée. Car si comme l'affirme François Jullien, un sage est sans

1. Anders, Günther, *Die Antiquiertheit des Menschen*, Munich, C. H. Beck, 1956, traduit en français par Christophe David sous le titre *L'Obsolescence de l'homme*, *op. cit.*

CONSTRUIRE

idée, c'est-à-dire que la philosophie est bien l'amour de la sagesse et non la quête de la vérité¹, alors peut-être existe-t-il, entre philosophie et architecture, quelque chose en commun qui soit de l'ordre de la justesse. La philosophie comme la recherche du juste milieu, l'architecture celle de la juste mesure. L'un comme l'autre sont des plantations éphémères, des installations établies dans un en-devenir permanent, dont on ne peut tirer de vérités générales sans précautions, adaptations, déformations ou réinventions. Pour le philosophe comme pour l'architecte, les argumentations nécessaires à la crédibilité de leurs propos semblent plus à considérer comme des monstrations que comme des démonstrations : un architecte réussit à montrer par l'espace qu'une solution fonctionne, autant qu'un philosophe montre qu'un raisonnement se tient. Et réussir à montrer que cela tient encore une fois à trouver le juste argument, la juste dynamique, qu'elle soit spatiale ou philosophique ! Il serait difficile de considérer qu'il s'agisse là de vérité. « Quelle est la chose la plus juste à dessiner ? » se demanderait l'architecte ; « Qu'est-ce qui ferait sens pour ce raisonnement ? » se demanderait le philosophe. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de trouver le raisonnable, encore une fois dans sa double acceptation : ce qui semble juste et ce qui peut se raisonner. Et l'architecte, dans sa recherche permanente de la juste mesure, travaille sans aucun doute à stimuler son bon sens !

Quelle est sa mission ? Construire de manière adaptée des spatialités efficientes et cohérentes, riches et ontologiquement appropriées, c'est-à-dire construire des ressources latentes à même d'héberger l'habitation humaine. Pleinement engagé dans la remise en cause des modèles, dans la contextualisation

1. Cf. Jullien, François, *Un sage est sans idée. Ou l'autre de la philosophie*, Paris, Seuil, 2013.

à l'instant comme à l'espace et dans la recherche permanente de la juste décision, l'architecte dessine nécessairement en pleine collaboration avec son bon sens. Voilà en tout cas ce que devrait constituer sa tâche, bien éloignée de la figure de l'architecte qui planifie, c'est-à-dire qui fait des plans, s'arrêtant ainsi sur une forme de vérité qu'il juge cohérente. Cherchant, bienveillant, attentif à éviter l'imprévu, il anticipe, imagine et propose déjà une image de ce qui sera. Mais qui a dit que l'imprévu était néfaste ? Évidemment le problème de l'imprévu est qu'il semble nécessiter un effort de notre part. Mais n'est-il pas aussi un ajustement, à savoir littéralement un rapprochement minutieux vers plus de justesse ? Pour s'amuser : l'imprévu est juste un ajustement.

C'est pourquoi, malgré ce que les autorités administratives et financières souhaitent et surtout exigent de l'architecte, il semblerait plus adapté à l'être et au monde de promouvoir des formes adaptables d'incrémentalisme. De quoi s'agit-il là ? Lisons Lucien Kroll à ce sujet : « L'incrémentalisme ne veut décider de chaque étape qu'au moment où il l'aborde et pendant son cours : à chaque étape, il regarde en arrière. Il refuse de décider trop tôt les étapes suivantes ni surtout la totalité de l'opération sans la soumettre aux événements de chaque phase. Ainsi la fin n'est pas définie dès le début. [...] Cette méthode signifie : on apprend à marcher en marchant. »¹ Partant du principe que rien n'est réellement programmable, l'incrémentalisme ouvre le champ des possibles et abolit toute allergie aux imprévus, laissant la liberté aux belles surprises. Patrick Bouchain s'y retrouve lui aussi, soulignant l'importance de « regarder tout le temps dans

1. Cf. Kroll, Lucien, cité dans Bouchain, Patrick, *Simone et Lucien Kroll. Une architecture habitée*, Arles, Actes Sud, 2013.

CONSTRUIRE

le rétroviseur, et d'y observer les effets de ce que l'on a fait, si petits soient-ils, positifs ou négatifs, pour passer à l'acte suivant »¹. Ironie de la langue, l'incrémentalisme, c'est beaucoup de syllabes pour nommer une tactique simple qui fait partie de notre quotidien, le garant de la beauté de nos vies, sans jamais que nous l'évoquions. Cuisinez par exemple un pot-au-feu ou une ratatouille de saison : en pleine élaboration de vos plats, vous allez piquer les pommes de terre du bout de votre couteau pour connaître leur état de cuisson, ou goûter à l'aide d'une cuillère l'assaisonnement de votre ratatouille. Suite à quoi, vous allez modifier votre projet culinaire, vous l'adapterez au contexte, c'est-à-dire ajusterez vos envies au réel : rajouter du sel, du poivre, ou recouvrir de jus les pommes de terres. Le bon sens, comme l'incrémentalisme, ne planifie pas. Il n'est pas la barquette surgelée que l'on dispose cinq minutes dans nos micro-ondes tel que proposé sur l'emballage. Il n'est pas le dysfonctionnement pré-daté de votre téléphone portable pourtant dernier cri. Il n'est pas la maison impersonnelle vendue sur catalogue que l'on jetterait là, au milieu d'une parcelle elle-même a-contextuée. Il n'est pas ce que vous regrettez au fond de vous.

« Une immense reconstruction des rouages sociaux est nécessaire pour faire face aux dégâts du Capitalisme mondial intégré, écrit Félix Guattari. Seulement, celle-ci passe moins par des réformes de sommet, des lois, des décrets, des programmes bureaucratiques que par la promotion de pratiques innovantes, l'essaimage d'expériences alternatives, centrées sur le respect de la singularité et sur un

1. Bouchain, Patrick, Entretien. Propos recueillis par Florian Guérant le 7 décembre 2013.

travail permanent de production de subjectivité, s'autonomisant tout en s'articulant convenablement au reste de la société. »¹

Dans cette reconstruction, nous l'affirmons : l'architecte est et restera toujours le sachant d'une démarche projectuelle de réflexion et d'application. De par sa position même, il est un membre de l'artisanat du *sur-mesure*, un artiste du réel et non une base de données des produits industrialisés en vogue. Avec lui, le bon sens travaille à satisfaire l'exigence du *maintenant* et du *là*, par-delà tout arbitraire éthique ou esthétique. Il n'est ni un goût ni un avis subjectif, mais tend vers une simplicité naturelle. On le comprendra aisément, si le bois n'est résolument pas le matériau le plus adapté à une pièce d'eau, pourquoi dépenser énergie et argent à inventer des systèmes complexes afin d'en mettre *malgré tout* ? Il faut enlever les *malgré tout* de la construction. Refuser de déployer pour nos salles de bains les pontons fait de bois exotiques jointurés de feutres et caoutchoucs difficiles à mettre en œuvre, ce n'est pas lutter contre une esthétique à la mode : c'est travailler à l'application du bon sens dans nos actes de conception et de construction, travailler à comprendre ce qui est le plus sensé pour le besoin qui appelle. Mettre en avant les savoir-faire et respecter la main de l'exécutant est une plus-value qualitative indéniable à la formalisation d'une idée. Tant de matières et de matériaux sont disponibles ! Écoutons le bon sens. Des premières pensées voluptueuses jusqu'à la pose solennelle de la dernière pierre, chaque acte, de penser comme d'agir, doit susciter notre bon sens. Proposition : *Il n'y a pas de moments privilégiés d'expression du bon sens – ils le sont tous !*

1. Guattari, Félix, *Les Trois Écologies*, Paris, Galilée, 1989, p. 57.

TERRE

Peu importe ce que les croyances de chacun poussent à penser de son essence ou de son apparition, il est un point sur lequel l'humanité entière peut s'accorder : nous sommes tous intimement et fondamentalement liés à la Terre. Les pieds dans la glaise, l'humain ne peut regarder les astres que depuis le jardin de sa maison. C'est qu'il est, volontairement ou non, partie prenante de l'écosystème naturel : *habiter, c'est être mortels sur la Terre*, disait il y a bientôt un siècle de cela un philosophe douteux. La belle expression ! On se demanderait simplement comment il pourrait en être autrement.¹

Faut-il le rappeler de nouveau ? L'homme est un animal d'eau et d'organes, un habitant de la Terre respirant son air, foulant son sol, bref naissant et mourant comme tout autre mammifère : en résumé, l'homme est avant toute autre chose inclus dans l'ordre « naturel ». Le *naturel*, étymologiquement, n'est autre que *ce qui naît, ce qui est dans l'en-naissance permanent*, ce qui participe de l'énergie du vivant, mais aussi du non-vivant.

1. Les dérives orageuses de la mouvance transhumaniste nous porterons peut-être bientôt à des conditions humaines nouvelles, pour l'heure nous n'en souhaitons aucune. Pour un positionnement engagé sur ces courants à l'œuvre, voir notamment : Rollot, Mathias, *L'Obsolescence. Ouvrir l'impossible*, Genève, MétisPresses, septembre 2016.

Pour qui entend le sens profond de l'idée de « Nature », est tout aussi « naturelle » la pierre que la feuille qui s'y dépose, la flaque d'eau sur un trottoir que le pigeon qui s'y baigne grassement. Tout ceci nous donne de bonnes raisons d'aller au-delà de l'imaginaire commun. La *doxa* en effet, n'entend-elle pas un peu trop pauvrement le concept de « nature » ? Tableau romantique, imaginaire esthétique plus qu'éthique, la notion y est fantasmée comme une forme d'univers infantile, une peinture sans profondeur composée par un ensemble restreint de la palette de couleur allant du bleu marine au vert pomme – voire peut-être pour les plus audacieux le rose de la rose et l'orange de l'orange. Une pelouse s'y entend comme « plus naturelle » qu'un terrain vague fait de terre battue, et un tramway urbain y est vu comme « plus écologique » si de chaque côté du rail il y a du vert. Mais il nous faut nécessairement élargir notre conscience du naturel si nous voulons changer nos modes de vie et régénérer nos pratiques, pour tendre vers un quelconque paradigme plus « durable ». Ici et là, de nouvelles visions urbaines s'expérimentent et des éco-quartiers se réalisent, actualisant de nouvelles relations entre urbain et rural, ville et campagne, bref, culture et nature. La *philosophe des milieux* Chris Younès depuis plusieurs décennies déjà travaille à mettre en avant cette interaction nécessaire entre humain et non humaine, posant la nécessité d'une articulation entre nature et culture.

Pourquoi alors parler, pourquoi penser la nature en articulation avec une « culture » ? Il nous faut, pour le comprendre, nous rappeler tout d'abord avec Zygmunt Bauman de l'origine du terme « culture » : « Le terme de "culture" est entré dans notre vocabulaire il y a deux siècles sous une acception radicalement opposée : antonyme de "nature", il désignait alors des caractères humains échappant aux faits bruts de la nature,

TERRE

des produits, des sédiments ou des conséquences des choix humains. »¹ Prenons le temps de comprendre en quoi, de la même façon que pour la notion de *nature*, l'idée de *culture* renvoie aujourd'hui, dans l'imaginaire commun, à quelque chose de radicalement différent du sens originel du terme. L'époque comprend aujourd'hui la culture comme une forme d'art émancipateur, un savoir sur les choses du monde. On parle de culture pour témoigner du caractère éducatif des musées, des émissions spécialisées ; on différencie France Culture de France Inter, l'un étant réputé plus *cultivé* que l'autre... C'est la culture comme monde magique, presque infantile, qui tend à masquer l'omniprésence des mécanismes terrifiants du maintien sous contrôle psychique de la population par la consommation, la publicité et les médias de masse, voire, plus largement encore, la reproduction du réel par la technologie. Comme si n'appartenaient à la culture que la Joconde et non les émissions de radio, comme si n'existait comme moule formateur de l'individu que les musées et non aussi les univers périurbains et carcéraux ! La culture est entendue, par-delà toute raison, comme ce flot doux d'art, d'artisanat et de tradition, figures anachroniques d'un monde fantasmé. On joue sur les mots et entend différencier l'exigence de la banalité, le style du vulgaire, l'éduqué de l'instinctif. Mais c'est absurde, une fois considéré ce fait que le quotidien lui-même est une culture qui nous cultive : sortir dans la rue, n'importe quelle rue, nous cultive, nous conditionne ! C'est au contact du réel que nous nous construisons à chaque instant, et il ne saura être question d'une *culture* plus « cultivante » qu'une autre... Seul importe finalement peut-être le fait de ne pas se mentir à soi-même ; ou, comme disait Marcuse, de choisir le « bon

1. Bauman, Zygmunt, *Identité*, Paris, L'Herne, p. 85.

conditionnement ». En effet, « l'histoire a toujours remplacé un système de conditionnement par un autre ; le seul objectif valable c'est de remplacer les faux besoins par des vrais, c'est d'abandonner la satisfaction répressive »¹. Quels conditionnements sains envisager pour notre époque de troubles ? Et pour cela alors, plus précisément, quelles conditions sociétales et politiques désirer pour nos existences et quelles conditions concrètes, spatiales et matérielles, considérer pour nos vies ? Repenser le rapport de l'homme à son milieu n'est ni une alternative, ni une coquetterie universitaire ou philosophique. C'est une affirmation que nous lançons haut et fort : pas de révolution sans prise de position forte sur la relation de l'homme à l'écosystème global qui constitue la condition incontournable de sa vie et de son existence. Ou, comme l'écrivait assez radicalement Jean Dorst :

« L'homme a fait une erreur capitale en croyant pouvoir s'isoler de la nature et ne plus respecter certaines lois de portée générale. [...] On ne peut plus dissocier l'homme d'un milieu naturel. [...] Le salut de l'homme est à ce prix. Et la sauvegarde de la nature sera assurée en même temps, contrairement à ce que pensent encore quelques "protecteurs" attardés. [...] Il faut que les technocrates admettent que l'homme ne peut s'affranchir de certaines lois biologiques, que l'exploitation rationnelle des ressources naturelles ne signifie nullement leur dilapidation ou la transformation automatique et complète des habitats. Il faut aussi qu'ils comprennent que la conservation des milieux naturels sur une portion du globe constitue elle

1. Marcuse, Herbert, *L'Homme unidirectionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, op. cit., p. 34.

aussi une utilisation des terres, au même titre que leur modification. Une entente réaliste entre les économistes et les biologistes peut et doit mener à des solutions de bon sens et assurer le développement rationnel de l'humanité dans un cadre en harmonie avec les lois naturelles. »¹

Comment en effet ne pas désirer aujourd'hui tendre vers des interactions plus symbiotiques, une balance plus équilibrée entre *nature* et *culture* ? Ce n'est pourtant pas là, à l'évidence, la direction que prennent nos sociétés occidentales. Pour s'en faire une idée immédiate, il faut envisager les univers clos du *tout artificiel*, de la discothèque souterraine jusqu'à l'habitable de l'avion et ses multiples écrans intégrés. Et à l'inverse, se représenter leurs exacts opposés : ceux du *tout naturel*, des *resorts* de luxe sur des plages désertes jusqu'aux randonnées sécurisées dans des parcs naturels en passant par les *safari tours*... Question inévitable : *Quid du bon sens dans tout cela ?* Perdus dans une existence qui ne s'enracine plus dans aucun héritage fondé, il semble parfois que nous flottions aujourd'hui dans un espace lunaire, désert sans nom parfois encore appelé *urbain*. Mais pour combien de temps encore serons-nous ancrés dans ces espaces ? Nous passons déjà pour certains plus de temps dans les airs ou sur les réseaux virtuels que sur notre planète-mère. La temporalité elle-même, le rythme immuable des jours et des saisons, la respiration de la planète et la singularité de sa course stellaire nous sont devenus étrangers. Ainsi dans *Atmosphères*, Peter Zumthor note l'incroyable beauté du soleil qui revient au matin². Mais qui s'émerveille

1. Dorst, Jean, *La Nature dé-naturée*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1970, reconstitution libre de fragments provenant des p. 185, 167 et 18.

2. Zumthor, Peter, *Atmosphères* (2003), Basel, Birkhäuser, 2008, p. 61.

encore du jour qui se lève, de la renaissance et du réveil, à l'aube, de toute chose ? Augmentée par l'éclairage urbain, la nuit n'a plus cours, de sorte qu'avec la disparition de tout l'univers nocturne c'est le sens même du *jour* qui s'est éteint, le rythme même d'une journée qui a perdu son sens. À l'heure des écrans et des néons, de la vie nocturne et des *all night long shops*, les étoiles sont devenues l'affaire des astrologues ou la lubie des oisifs, au mieux l'attendrissement des poètes romantiques qui auraient survécu au *spleen*. Plongé dans l'univers artificiel d'Internet, des fluctuations financières mondialisées et noyées sous le flux d'informations *live*, le citoyen global n'a ni le temps ni le loisir de les contempler ailleurs que sur ses terminaux technologiques. Demandez-vous ce qu'il en est de votre *vie sur la Terre* et vous apercevrez en négatif l'absence de celle-ci. Où dénicheriez-vous encore de la terre sous l'asphalte brûlant, les strates d'informations virtuelles et les revêtements plastiques ? Où et quand vous confrontez-vous à l'horizon depuis vos habitats artificiels et leurs métros, ascenseurs, guichets ou portes automatiques ? Quelle géographie habitons-nous entre tous ces habitacles réfrigérés qui figent notre quotidien ? Quant à l'esquisse de nature urbaine que nous trouvons dans les parcs, entre les avenues et les immeubles, recluse dans son petit îlot bondé de touristes et de canettes, elle n'est qu'un truchement raté, un bibelot faussement végétal et à peine animal dans un désert minéral. « Au milieu des maisons, écrit Bernard Charbonneau, les hommes ont fabriqué une nature exprès ; ils ont amené de la terre, posé des canalisations pour alimenter la rivière, planté des arbres et fait pousser des fleurs ; et pour protéger ce décor, ils ont dressé une barrière hérissée de piques et de règlements. Les usagers sont trop nombreux : regardez mais ne touchez pas. Le jardin public n'est qu'un

TERRE

fantôme mensonger : un spectacle. »¹ L'urbain n'a plus de confrontation avec la nature que six semaines par an. *Nature* = (*vacances* – *autoroutes*) \times *congés payés* ; telle est l'équation qui lie dans l'esprit du citadin la nature à son planning personnel...

La situation métropolitaine est une matrice nauséabonde qui nous condamne à nous refermer sur nous-mêmes ; il faut bien cela pour supporter la laideur ambiante et le genre de marais fumants que constituent nos quartiers nouveaux. Notre empathie rabougrie, nous voilà parés pour affronter les difficultés urbaines – et contribuer à notre tour, involontairement, mais sûrement, à leur *laideur*. La destruction de notre empathie est la condition incontournable de notre survie psychique ; dans les sphères décontextualisées, seul peut survivre l'oublieux, l'inconscient, l'aveuglé, un tantinet abruti, bref celui qui a été rendu insensible. Remarque éloquente de Beaudoin de Baudinat : « Nous ne prêtons aucune attention à ce qui nous touche : si nous étions encore en mesure de comprendre ce qu'elles signifient, non seulement ce qu'elles nous disent en réalité, mais le fait même qu'il y en ait, les publicités qui sont partout nous épouvanteraient... »²

Nous voilà conduits malgré nous dans une condition nouvelle : une *modernité liquide* (Bauman) prévoyant avant tout la disparition d'un contact trop *im-média* avec les choses et les êtres. En effet, qu'est-ce que *médiatiser*, si ce n'est, littéralement, *fabriquer des intermédiaires* ? Et ces intermédiaires, en jouant le rôle de connecteur entre le sujet et son monde, lui apportent-ils le monde, ou au contraire le mettent-ils à distance de lui ? Les commerciaux et les transporteurs, bien sûr, nous rapprochent

1. Charbonneau, Bernard, *Le Jardin de Babylone*, Paris, L'Encyclopédie des Nuisances, 2002, p. 47.

2. Bodinat (de), Baudoin, *La Vie sur Terre*, *op. cit.*

des marchandises ; mais ils nous en éloignent aussi, en nous détachant tant des acteurs et des conditions de leur production, que, d'une certaine façon donc, des *raisons* de leurs productions. Quant à la radio, la télévision, ou même Internet, de la même manière, s'ils ont bien le pouvoir de nous livrer le monde à domicile, ne nous mettent-ils pas aussi à distance de lui ? Dans notre bulle de consommateur infantilisé, puisqu'on nous le fournit sur un plateau, nous n'avons plus la possibilité de faire l'expérience du monde. En effet, l'intermédiaire quel qu'il soit n'*articule* pas ; il ne permet aucune rencontre. Remplaçant la nécessité de la confrontation de chaque instant, il se pose plutôt en clôture de séparation entre l'homme et son monde, soit, dit à nouveau avec les termes de notre étude, entre la culture et la nature. À l'opposé de notre appel à la *reliance* (Morin) et à la complexité, il est l'anti-symbiotique par excellence.

En écho ainsi à cet enfer humain, et peut-être dans l'optique de rendre un semblant d'expérience au consommateur transformé en idéaliste, se créent d'autres bulles, naturelles. Historiquement, c'est seulement après l'expérience ratée des parcs d'attractions que vint le développement des Centerparcs et des centres thermaux. Plus à même de rassembler tant l'homme d'affaires que le bobo parisien, l'écolo que le troisième âge bourgeois, le concept de la « bulle naturelle » fait recette : il attire le consommateur urbain lassé des vicissitudes de l'artificiel pour lui vendre un produit comme un autre. Prétendument bon pour le corps et l'esprit, le centre de bien-être se nourrit à la fois du dégoût de la civilisation et du fantasme de la nature pour promulguer ses remèdes sans gloire. Recettes miracles et autres cures de jouvences automatiques y sont proposées pour quelques petites fortunes ; et s'il reste quelques sous avant le départ, on pourra toujours ramener

TERRE

une crème ou deux à la maison. Nous sommes alors bien loin des quelques vrais parcs naturels conservés ici et là pour préserver des urbanisations irrationnelles et protéger tant bien que mal ce qu'il reste à protéger.

Mais revenons à nos bulles prétendument naturelles. Bien qu'elles n'apparaissent pas directement comme telles, elles sont l'exact miroir de l'enfer hyperartificiel de nos métropoles occidentales, leur pendant incontournable. Entièrement liées à l'existence de ce dernier, voire à son développement, elles ne travaillent pas à l'encontre de lui, mais bien au contraire, elles sont partie prenante du système qu'il déploie : un univers d'alternance entre deux extrêmes, sans aucun seuil, aucune transition ni aucune rencontre entre l'une et l'autre des polarités. Elles sont la parfaite synthèse de ce que Bernard Charbonneau appelait la contre-productivité du sentiment de nature, paradoxal sentiment romantique qui nous porte à détruire celle-là même que nous fantasmons. Un univers à la gloire de la nature, qui n'a pour autre conséquence que de contribuer à l'éradiquer un peu plus. Leur déploiement le plus fameux est bien sûr celui du zoo, où l'on amène les enfants, entre amis, le dimanche après-midi ; c'est sûr que ce sont des prisons plus discrètes que Fleury-Mérogis. Et si, après le café, on n'aurait jamais idée de sortir mémé de sa maison de retraite pour aller visiter les Baumettes, on se dit qu'au contraire l'aquarium est plutôt une bonne idée. Que les prisons animales semblent douces à l'homme ! Comme s'il prenait plaisir à contempler sa suprématie sur le règne animal tout entier, l'humain s'y promène sans un scrupule, sans un doute. Il est vrai que le retour à la nature a du bon ; il fait oublier toutes les horreurs de la culture pour les revêtir du doucereux masque de l'immuable. Tout cela rentre aujourd'hui dans le cadre d'une dépossession à plus grande échelle dont nous avons déjà abordé la critique.

L'incapacité contemporaine à prendre soin de soi, des autres et du monde est une forme de tendance parallèle à la perte d'autonomie que nous constatons. La médicalisation attendue ne concerne plus seulement les corps, mais aussi les âmes, les systèmes et même l'ordre naturel lui-même. Nous attendons des responsables de ce chaos qu'il nous indique aujourd'hui la marche à suivre pour remettre en place l'équilibre perdu. Et tout comme nos corps brisés sont depuis longtemps soumis à l'attente anxieuse de l'avis médical, l'*ordonnance* (quel terme significatif !) rigoureuse et ses prescriptions dont nous n'avons pas à déroger, nous voilà pris dans l'attente aberrante d'un médecin pour soigner nos milieux de vie, d'un chirurgien pour recoudre nos villes et nos campagnes, d'un allergologue pour diagnostiquer nos symptômes étranges. Ne faudrait-il pas plutôt retrouver, pour les territoires comme pour nous-mêmes, une forme d'autonomie salvatrice, une capacité à développer des *métabolismes* en bonne santé ?

C'est une hypothèse à prendre en compte : les dérèglements contemporains, peut-être, ne sont que les symptômes raisonnables de l'absurdité à l'œuvre, de simples et prévisibles conséquences de « l'incohérence de notre civilisation, le désordre de notre *oikos* »¹. C'est-à-dire, pour poursuivre l'analogie corps/monde, que nous ne sommes après tout pas non plus malades pour rien : nos maladies ne sont-elles pas, parfois, la saine réaction de notre corps à un ensemble de facteurs ou de comportements déréglés ? Jean Pierre Dupuy est éloquent à cet égard :

« De plus en plus de gens sont convaincus que, s'ils vont mal, c'est qu'ils ont en eux quelque chose de dérégulé, et

1. Dufrenne, Mikel, « L'éco-éthique comme éthique de l'oïkos », in Chardel, Pierre-Antoine, Reber, Bernard, Kemp, Peter, *L'Éco-éthique de Tomonobu Imachi*, op. cit., p. 40.

non qu'ils réagissent sainement par un refus d'adaptation à un environnement ou des conditions de vie difficiles, et même parfois inadmissibles. Des médecins prescrivent, ou ont prescrit, des médicaments prétendument capables de traiter le "mal des grands ensembles" ou l'"angoisse née des conditions de travail". Cette médicalisation du mal-être est tout à la fois la manifestation et la cause d'une perte d'autonomie : les gens n'ont plus besoin ni envie de régler leurs problèmes dans le réseau de leurs relations. »¹

Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à constater par exemple à quel point Google s'est substitué à nos collègues, nos amis ou notre famille lorsque nous nous posons une question, cherchons une recette de cuisine, un mode d'emploi ou un conseil...

Face à tout cela, comment opérer aujourd'hui une métamorphose sociétale capable de nous rendre notre autonomie perdue, de nous permettre à nouveau de tisser, avec le monde, un réseau de relations saines et régénératrices ? Le *retour à la Terre* ou le *retour à la terre*, la *terre du retour* : peu importe, voilà ainsi qui constitue le même phénomène désormais incontournable. Reste désormais à savoir s'il est sain et désirable de défendre l'idée d'une alternance entre le *tout artificiel* et le *tout naturel*, ou s'il ne vaudrait mieux pas tendre vers des établissements humains et non humains plus hybrides et imbriqués. L'homme habite nécessairement l'entrelacement d'une géographie et d'une culture, et seule l'*inhabitation* (littéralement « l'habiter en dedans ») attend ceux qui penseraient pouvoir se soustraire à cette dialectique. Comment construire dès maintenant cette dialectique avec intelligence, avec bon

1. Dupuy, Jean-Pierre, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, 2002, p. 54-55.

sens ? Est-ce là du bon sens que d'appauvrir en mettant sous cloche nos milieux pour que jamais ils ne dialoguent, que de tendre à l'*hubris*, l'extrême radicalité et sa part nécessairement destructrice ? L'extrémité, c'est plus vulgairement ce que l'on appelle un *cul-de-sac*...

En écrivant ces lignes, nous nous sommes inquiétés de ce qui semble être devenu un adage vieillot : *on ne se demande plus dans quel monde on veut vivre*. Qu'est-ce pourtant *habiter le monde* si ce n'est avant tout se sentir concerné par lui ? À cet égard justement, le bon sens « veut que nous tenions tout problème pour nouveau et lui fassions l'honneur d'un nouvel effort », écrit Bergson¹. Nous insistons : il est une prise de position permanente, un acte bienvenu dans notre univers de la démission. En effet, prendre part au monde est un engagement de chaque instant et ne peut se résumer à un vote bi-décennal, ou une prise de contact avec la Terre entre le 15 juillet et le 15 août à La Baule ou à La Grande-Motte. Il faut se rappeler de la nécessité de participer au monde et ses constructions, autant que celles-ci nous façonnent ! De la même façon, entretenir une relation amicale avec les milieux *extrahumains* – animaux, végétaux, minéraux – signifie interagir avec eux : agir en bonne harmonie avec leurs singularités propres autant que rester poreux à leurs agissements. Nous sommes, le voulions-nous ou non, dans une co-formation permanente avec le monde. C'est pour cette raison que David Harvey touche à des interrogations fondamentales lorsqu'il l'affirme : « La question "quelle ville voulons-nous ?" est indissociable d'une multitude d'autres questions : quel genre de personnes voulons-nous être ? Quelles relations sociales poursuivons-nous ? Quels rapports à la nature défendons-nous ?

1. Bergson, Henri, *Le Bon Sens ou l'esprit français*, op. cit., p. 12.

TERRE

Quelle vie quotidienne désirons-nous ? Quelles technologies jugeons-nous appropriées ? Quelles valeurs esthétiques défendrons-nous ? »¹ Ces questionnements complexes dépassent la simple *déontologie* de l'architecte, et relèvent de cadres moraux, éthiques, philosophiques, ontologiques qui doivent s'imposer comme des questionnements d'intérêts publics, dont il faut se saisir et partager la charge. C'est en tout cela que la politique concerne, certes, *les affaires de la cité*, mais intéresse aussi, plus que jamais, la considération des entrelacements multiples et complexes des établissements humains et du non-humain.

Tout comme le politique, le bon sens est réaction à un contexte, et participe à celui-ci. C'est-à-dire plus précisément que le bon sens ne peut en réalité n'être que politique : il est un *prendre part au monde humain sur la Terre*. « Nous ne pouvons pas esquiver notre condition, nous dit Bernard Charbonneau, notre chance n'est pas plus dans le progrès que dans le retour à la nature. Elle est seulement dans un équilibre précaire entre la nature et l'artifice, que devra toujours maintenir la veille de la conscience. »² Parce que nous possédons tous un pouvoir démesuré, chacun doit faire preuve d'une grande attention, d'une grande responsabilité à l'égard des êtres et des choses, des héritages vivants et non-vivants. Avoir conscience de cette responsabilité qui lui incombe est un premier pas ; accepter et servir cette responsabilité en est un second.

En tout cela apparaît l'importance fondamentale d'inventer, pour notre époque, une nouvelle forme de responsabilité qui ne soit pas axée uniquement sur la question de faute. En effet, s'il est vrai que la responsabilité n'est jamais achevée, elle reste

1. Harvey, David, *Le Capitalisme contre le droit à la ville*, Amsterdam éditions, 2011, p. 8.

2. Charbonneau, Bernard, *Le Jardin de Babylone*, *op. cit.*

pour l'heure un *en-attente-d'une-faute-toujours-possiblement-à-venir*. Comment concevoir une responsabilité qui travaille *par-delà* la culpabilité, la faute et la punition ? Une responsabilité dont on puisse dire qu'elle est effective et bien menée ? Par-delà ses fautes ou ses inconsistances, l'humain reste celui qui accepte la responsabilité ontologique qui est nécessairement la sienne, et qui lui fait honneur ; se rend digne de respect parce qu'il respecte. Et dans ce cheminement d'un respect accru au milieu, il est évident que le bon sens a sa place. Donnant des clés que lui seul peut donner, il ouvre des fenêtres de sens nouvelles, articule et engendre, peut-être, une forme d'*écologie* première. Qu'entendre par là ? En place et lieu de l'écologie environnementale, Guattari proposa un entrelacement de trois écologies qu'il nomma *écosophie*¹ – et qui, pour le résumer vulgairement, relèverait plus d'une *sagesse de la maison* que d'une *logique de l'habitat* (« eco-logie ») technocratique que nous connaissons pour l'heure. Programme salvateur dans une époque qui ne nous habitue plus à réactualiser la pensée en permanence, l'*écosophie* du bon sens que nous proposons ici nous amène à reconsidérer les territoires dans leurs complexités, devient *écoéthique* au sens d'Imamichi. Comme le *territorialisme* porté par Alberto Magnaghi, elle travaille à la construction d'établissements humains *autosoutenables*².

Il nous faut rendre leur complexité aux territoires réels, mais aussi aux territoires de l'imaginaire, de la langue, de la corporéité ou des spiritualités. L'agriculture, c'est bien connu, a été

1. Guattari, *Les Trois Écologies*, *op. cit.*

2. Cf. Magnaghi, Alberto, *Le Projet local*, Bruxelles, Mardaga, 2003. Pour une réflexion située, engagée en faveur d'une autosoutenabilité territoriale concrète, voire la critique engagée sur le projet de Carme Pinos pour la ville de Saint-Dizier : Rollot, Mathias, *Saint-Dizier 2020 : projet de ville*, Cirey-sur-Blaise, Châtelet-Voltaire, 2014.

TERRE

radicalement transformée pour aujourd'hui n'être plus qu'une simplification appauvrie. Là où les milieux sauvages associent et entrelacent des dizaines d'espèces végétales et animales au mètre carré, l'agriculture contemporaine, elle, cherche bien souvent à réduire la diversité pour tendre vers l'efficacité, tout du moins peut-être ce que l'on appelle aujourd'hui la productivité ; on arrive alors à des milieux ne pouvant accueillir que quelques espèces par mètre carré, au mieux. On a simplifié à l'extrême, et de ce fait appauvri, « désertifié » littéralement – le désert n'ayant jamais été un monde invivable, mais une zone uniforme. Penser interagir avec justesse sur l'héritage humain et naturel nécessite de comprendre, reconnaître des fondamentaux plus fondamentaux, des nécessaires plus nécessaires – les protéger de la tempête du présent, de ses crises et ses besoins sans lendemains. Ce qui apparaît très clairement dans ce récit de Yona Friedman observant dans un pays lointain les ravages de cette tempête :

« L'agriculture, l'artisanat autant qu'une admirable architecture [...] sont abandonnés sous l'influence de l'argent gagné par les travailleurs émigrés. À cause de l'abandon, les terrassements fantastiques qui assuraient la prospérité agraire disparaissent sous les intempéries et l'érosion commence. Le boom à l'étranger, qui fait gagner de grosses sommes d'argent aux paysans qui ont temporairement quitté leur pays, cessera très prochainement. Alors ces paysans rentreront chez eux et verront que leurs terres sont perdues. Ces terrassements, qui représentent le travail de plusieurs siècles, sont détruits en quinze ans et avec eux est détruite, définitivement, toute l'économie du pays ; cela pour profiter d'une affluence de devises qui ne durera pas plus de trente ans, devises qui ne sont pas investies dans

la “nourriture” de l’avenir. On a pas encore compris que les matières premières les plus importantes ne sont pas le pétrole et les métaux, mais l’eau, la nourriture et le bois. »¹

Quels fondamentaux protège aujourd’hui l’économie capitaliste à l’œuvre ? Quels fondamentaux préservent aujourd’hui le machinique, l’industriel, le numérique ? Questions rhétoriques évidemment. L’eau, l’air, le bois et la nourriture saine ont d’ores et déjà été bouleversés, pollués ou détruits. Et nous le savons pourtant depuis plus d’un siècle ! Tout cela ne pourra être sans conséquence. Theodore Roosevelt en 1908 déjà appelait publiquement à une prise de conscience écologique². Mais qu’est-ce qui a changé depuis lors, et qui, parmi les grands dirigeants, personnalités influentes et hommes de pouvoir s’est engagé véritablement en faveur de cette destinée commune ? Ne retrouverons-nous finalement tous ces fondamentaux qu’une fois qu’il sera trop tard ? Pierre Rabhi lui aussi nous met aujourd’hui en garde, citant un vieil adage amérindien : « Seulement après que le dernier arbre aura été coupé, que la dernière rivière aura été empoisonnée, que le dernier poisson aura été capturé, alors seulement vous découvrirez que l’argent ne se mange pas. »³

1. Friedman, Yona, *Architecture de survie. Une philosophie de la pauvreté*, op. cit., p. 122-123.

2. « Nous nous sommes enrichis de l’utilisation prodigue de nos ressources naturelles et nous avons de justes raisons d’être fiers de notre progrès. Mais le temps est venu d’envisager sérieusement ce qui arrivera quand nos forêts ne seront plus, quand le charbon, le fer et le pétrole seront épuisés, quand le sol aura encore été appauvri et lessivé vers les fleuves, polluant leurs eaux, dénudant les champs et faisant obstacle à la navigation. » Theodore Roosevelt, 1908, conférence sur la conservation des ressources naturelles, cité par Dorst, Jean, *La Nature dé-naturée*, op. cit., p. 9.

3. Rabhi, Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, Arles, Actes Sud, 2010, p. 114.

TERRE

Il est légitime de s'interroger aujourd'hui sur le caractère sensé de notre gestion agricole et terrienne. La surmécanisation et le manque de vision à long terme de l'agriculture contemporaine, sa survie à crédit achetée à grand renfort de subventions et sa mise à mort discrète par l'industrie des semences stériles et de la norme ; tout cela ne doit plus être assuré de perdurer par-delà tout horizon raisonnable. Il est urgent de prendre au sérieux ces menaces que nous contribuons tous à nourrir, chaque hiver où nous achetons de nouvelles tomates importées d'Espagne, de nouvelles pousses de menthe importée d'Israël, de nouveaux haricots verts marocains ou kenyans. Il devient chaque jour plus pressant et plus fondamental de comprendre en quoi nous sommes tous acteurs du monde que nous vivons. En achetant, et donc en cautionnant tel produit plutôt que telle démarche, nous contribuons activement à orienter le monde dans une direction plutôt qu'une autre. Le bon sens paysan permettait autrefois de se mettre à l'abri de telles déconvenues ; où est-il aujourd'hui ? Puisque nous pouvons sans trop de risques affirmer qu'il n'existe quasiment plus un seul paysan dans notre monde occidental, puisque ceux-ci se sont métamorphosés en industriels de l'agriculture, géants du business agricole, il n'est pas étonnant de constater que le bon sens paysan n'ait plus cours.

Pour l'heure, les fondamentaux sont toujours présents, et le bon sens y reconduit. Il appelle à considérer l'incontournable. Il appelle à se retourner vers une générosité salvatrice, une gratitude envers la vie qui n'est pas sans conséquence dans nos périodes de troubles et d'incertitudes. Saisissons-le enfin avant que tout ceci ne nous échappe définitivement. Se rappeler : *On m'a tout donné.*

PARTAGES

Le bon sens est *plus*, c'est une valeur positive, une énergie vitale. L'expression amène au premier plan la qualité, dégage du compliment, sublime l'admiration. Et pourtant ; il est plutôt rare au quotidien. Que traduit alors le fait que nous observions aujourd'hui un manque de bon sens généralisé ? Et que signifie que l'on puisse ressentir aujourd'hui le besoin d'écrire sur lui ? Bref, de quoi notre appel au bon sens est-il le symptôme ? Nul besoin d'une enquête approfondie : c'est son absence criante qui est le carburant principal de notre démarche. À crier où vous pourrez : *Soyez sensés !*

Administrations, institutions, secrétariats en tout genre : *faites preuve de bon sens*. Le système qui vous broie est assez compliqué à gérer comme cela ; simplifiez, aidez, permettez, c'est avant tout là votre mission – par ailleurs bien plus noble une fois entendue sous cet angle. Par-delà les rigueurs législatives, les procédures officielles et les cadres réglementaires, attachez-vous à rendre possibles les initiatives, à aider les énergies en mouvement ! Accompagnez, explicitez, facilitez.

Architectes, ingénieurs, bureaux d'études : *Faites preuve de bon sens*. La société n'a que faire de vos codes esthétiques élitistes ou de vos normes technocratiques restrictives, elle n'a aucun intérêt commun à tirer de vos lubies et vos excès, de vos

histoires internes. Ouvrez des espaces hospitaliers à l'habitation humaine, c'est là votre unique devoir sociétal.

Enseignants, professeurs, tuteurs et instituteurs : *Faites preuve de bon sens*. Stimulez, éveillez, confiez, apportez, confirmez – il serait absurde de croire enseigner sans tenter même d'apporter l'envie d'apprendre, le désir de savoir, l'énergie créatrice. La mission de l'enseignement n'est-elle pas celle de donner à désirer l'avenir et de permettre à chacun d'acquérir ses propres moyens de construire celui-ci ?

Le bon sens appelle à un monde plus simple, plus convivial, fraternel, et en appeler au bon sens attire l'adhésion du plus grand nombre, stimule les esprits, vivifie les conversations et favorise l'entente, bref énergise la convivialité incarnée. Comme toutes les choses apprises par le corps, le bon sens n'est pas quelque chose que l'on possède, mais quelque chose que l'on incarne. Le « sens » est une logique du corps, ou dit autrement peut-être, une sensation de l'esprit. Il ne nous appartient pas. Nous pouvons à la limite, dans le meilleur des cas, le représenter, il faut s'en faire le héraut, le porter en nous et avec nous ; manifester par notre existence son projet fondamental qu'il est tentant d'appeler *construction conviviale* (au sens illichien). Intuition de l'intelligence employée à tisser du lien humain, le bon sens fait se retrouver l'être autour d'une figure envisageable socialement, d'un contrat social acceptable par tous ceux qui sont concernés. Car le sens, fût-il dans le bon sens, ne roule pour personne. Tant inappropriable que désintéressé, il n'est ni la propriété de l'un ni la richesse de l'autre. Il est « neutre », « tout à fait indifférent au particulier comme au général, au singulier comme à l'universel, au personnel et à l'impersonnel »¹, écrit Deleuze.

1. Deleuze, Gilles, *Logique du sens*, op. cit., p. 31.

PARTAGES

En tout cela certainement, le bon sens semble à même de créer le consensus approprié au moment approprié, ne pouvant certifier que l'intérêt de tous. À la manière de l'idée de *contrat social* déjà citée, il fait figure de rassemblement, à toutes échelles. D'ailleurs, tout contrat social n'existe-t-il pas qu'en vertu du bon sens ? Nous hésiterons pourtant à l'affirmer plus si radicalement. En effet, le problème du contrat social comme appellation est qu'il semble témoigner d'une échelle nationale – ou, du moins, d'une échelle principalement sociétale. Dire que « le mariage pour tous fait contrat social », c'est affirmer que la France s'accorde aujourd'hui sur le fait que cette union « fait sens », qu'elle est établie *pour* et *par* la nation comme contrat moral et législatif à la fois, fondant la possibilité d'une telle union pour chacun. Implite ou explicite, le contrat social est un accord politique incontournable, une convention humaine sans laquelle on n'envisagerait que difficilement toute notion de démocratie – la dictature ou la monarchie nécessitant moins ce système pour fonctionner et agir. Or, c'est entendu, le bon sens est une arme pour la démocratie ! Mais, différemment donc de l'échelle nationale du contrat social, il œuvre aussi voire principalement à l'échelle de l'instant et de l'individu. Comment témoigner alors de cette capacité qu'a le bon sens à s'imposer comme « micro contrat social » ? À l'échelle plus petite d'un groupe d'individus, d'une petite communauté, voire même d'une famille ou de façon plus restreinte encore, au cours d'une conversation entre deux frères, amis, ennemis, voisins, ou parfaits inconnus, le bon sens agit en toute discrétion. Il n'a pas, à proprement parler, le caractère emblématique du *contrat social* de Rousseau.

Quel terme employer alors pour faire entendre cette capacité que possède le mécanisme du bon sens pour s'imposer

comme *figure de reliance* à toutes échelles, même les plus petites et les plus brèves ? Accord symbolique ou décision concrète, prise de position sociétale ou personnelle, le bon sens est cette capacité qu'a l'esprit humain à discerner dans l'obscurité complexe des possibles une ouverture, un éclaircissement suffisamment fort pour constituer un point de ralliement. Cette intuition est un drapeau sans communauté, un emblème sans nation, une mascotte sans équipe ; il rallie autour de lui-même sans pour autant nécessiter de carte d'adhésion, d'abonnement ou de cotisations. Il rassemble sans diviser, prend part en toute impartialité ; conduit vers une adresse claire et sans ombre, une force sans ambiguïté ni détour ; voire, argumenteraient ses détracteurs, sans non plus de profondeur. Et notre analyse n'évince pas cette critique, elle l'élève au rang de qualité. En effet, c'est bien en ce qu'il est un message lisible sans conflits d'interprétations, une direction simple et claire, que le bon sens est salvateur pour notre époque en perte de repères. Guide sans faille, il nous aide à retrouver la bonne direction, à résister finalement à notre époque folle où il faut bien généralement tourner à gauche pour aller à droite, descendre pour monter, ou ne rien faire pour agir. Tandis que chaque jour un peu plus on nous impose des informations qui n'en sont pas et de la musique qui n'en est plus, de l'art qui n'en contient aucun, des myriades de *pseudo-événements*¹ sans fondements, le bon sens certes lui aussi est bien souvent revendiqué aujourd'hui là où il n'est pas, et, nous l'avons souligné au préalable dans notre écriture, il appartient aussi à chacun de se méfier de qui s'affiche à ses côtés. Pour y voir plus clair : laisser *infuser* le sens.

1. Boorstin, Daniel, *Le Triomphe de l'image, une histoire des pseudo-événements en Amérique*, Montréal, LUX, 2012.

PARTAGES

Le bon sens n'est pas une réflexion profonde. Toutefois, l'art de faire appel à lui exige un certain talent, une forme de créativité, une capacité de détournement, une sagacité réflexive. Et la sagesse elle-même : n'est-elle pas fondée elle aussi sur une base de quotidienneté intelligente sans prétention, d'une manière d'être au simple et au pragmatique, au modeste et à l'accessible ? Là où la profondeur encrasse, noircit, ternit, brouille et effraie, le bon sens lui ventile, rafraîchit, transporte et décape. Il est sagesse de l'instant. Que serait alors une école de la sagesse, en remplacement de notre vieille et usée école de l'intelligence ? Une école du bon sens¹, ou peut-être, plus d'école du tout²... Comment pourrions-nous, non pas former des cerveaux, mais accompagner et faire éclore des humanités bienveillantes ? Bergson il y a un siècle déjà liait, on le sait, bon sens et éducation :

« Le plus grand danger que l'instruction pût faire courir au bon sens, serait d'encourager notre tendance à juger hommes et choses d'un point de vue purement intellectuel, à mesurer notre valeur et celle des autres au seul mérite de l'esprit, à étendre ce principe aux sociétés elles-mêmes, à n'approuver des institutions, lois et coutumes, que ce qui porte la marque extérieure et superficielle de la clarté logique et de l'organisation simple. [...] L'éducation du bon

1. À creuser, l'idée que déjà ait pu exister une *école du bon sens*. Christian Godin, notamment, dans son *Dictionnaire de philosophie*, écrit à ce sujet : « École du bon sens : école philosophique illustrée par Thomas Reid (1710-1796) et selon laquelle les représentations communes constituent la base à la fois valide et nécessaire de la connaissance véritable. L'empirisme de l'école du bon sens est aux antipodes de la tradition platonicienne en philosophie qui définit la connaissance vraie (*épistêmè*) comme un acte de rupture radicale avec l'opinion (*doxa*). » Godin, Christian, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Fayard / Éditions du Temps, 2004, p. 154.

2. Cf. Illich, Ivan, *Une société sans école*, Paris, Seuil, 1971.

sens ne consistera donc pas seulement à délivrer l'intelligence des idées toutes faites, mais à la détourner aussi des idées trop simples, à l'arrêter sur la pente glissante des déductions et des généralisations, enfin à la préserver d'une trop grande confiance en elle-même. »¹

En vérité on ne peut véritablement échapper au bon sens. Qu'on ne veuille pas en user est envisageable, mais déraisonnable : tout homme sain d'esprit se confronte inévitablement à lui. Transmettre alors la faculté de faire appel au bon sens n'est pas envisageable, c'est à transmettre l'habitude d'en user qu'il faut veiller. Nous n'avons que trop fait confiance à l'intelligence et à la rationalité, aux rendements, aux calculs, à la mémoire et à la rapidité, l'efficacité et la preuve par trois. En vertu de quoi il semble parfois que nous ayons oublié la richesse qui se loge dans la sagesse, qui n'entre dans aucune de ces catégories. Question rhétorique : faut-il être intelligent ou sage, pour viser la bienveillance, l'entraide, le partage, la diplomatie, la patience, la pédagogie ?

Bien sûr, il ne serait pas raisonnable d'opposer trop radicalement sagesse et intelligence tant l'une et l'autre sont des entrelacs qui bien souvent se rejoignent et s'alimentent mutuellement. Mais enfin il nous reste ce terrible constat de séparation entre enseignement obligatoire et prise en compte de la sagesse. Nos enfants ne sont pas formés à être « plus humains », mais à être performants, combatifs, acérés. Traités comme des machines au service de l'institution qui doit rentabiliser et justifier les dépenses qu'elle représente, ils sont des marqueurs de réussites dans un carcan sans finesse.

1. Bergson, Henri, *Le Bon Sens ou l'esprit français*, op. cit., p. 25.

PARTAGES

Il nous faut insister : à l'opposé de toute objectivité scientifique et de tout savoir décontextualisé, les sagesses populaires sont un héritage précieux de l'humanité. Ces vérités immuables, transmises par le biais de dictons et maximes, comptines et ritournelles, constituent les vérités de l'*ethos* de ces peuples installés dans leurs géographies et leurs habitats vernaculaires, leurs sociétés intemporelles et leurs mœurs singulières. Elles nous permettent de vérifier chaque jour l'affirmation de Zygmunt Bauman notant que « contrairement au savoir, la sagesse ne vieillit pas »¹. Tout cela est aujourd'hui en proie à de profonds bouleversements. Mis en danger dans leurs transmissions et perpétuations à travers les générations, nos adages ont été mis en situation de précarité par les bouleversements technologiques et sociétaux survenus. Comment la sagesse qu'ils portaient pourrait-elle faire sens dans cette époque radicalement nouvelle qui est la nôtre ? C'est tout un ensemble de sagesses qu'il faut ré-inventer, sur les racines des anciennes traditions, certes, mais malgré tout par-delà celles-ci devenues obsolètes. Il faut réinventer de nouveaux dictons et les moyens de leurs transmissions autonomes par et pour les peuples, par-delà la technologie et ses ramifications imprudentes. Soit donc, si la tradition est bien ce qu'appelle Louis Kahn un « sens de la justesse »², retrouver en conclusion une forme de tradition sociétale partagée. Là se trouve l'apport que peut fournir la poésie, cette capacité de ré-inventer et fournir des outils pour dire, nommer, mettre en synergie la puissance évocatrice de mots qui n'auraient pas encore été dévoyés par

1. Bauman, Zygmunt, *Le Présent liquide. Peurs sociales et obsessions sécuritaires*, Paris, Seuil, 2007, p. 13-14.

2. Kahn, Louis, « La profession et l'enseignement », 1970, *Silence et Lumière*, Paris, Éditions du Linteau, 1996, p. 204.

le système technocratique¹. Et en tout cela encore une fois, comment considérer cette ré-invention sans l'intervention du bon sens, sans l'appel à ses mécanismes, sans son apport réconfortant et stimulant à la fois ? Faire preuve de bon sens, c'est accepter de considérer les acquis, mais aussi de les remettre en jeu. Et cela, nous en sommes tous capables. En effet, en ce qu'il est cette faculté inhérente à l'humanité même, que l'on peut supputer présente en chacun, le bon sens se situe en dessous même des lois ; il est ce que nous aimerions nommer un *infra-judiciaire*, une sorte de première universalité humaine sur laquelle l'espèce humaine s'accorde naturellement : *même le plus lointain des étrangers est supposé faire preuve de bon sens !*

Par-delà les langues, les mondes culturels et historiques, les âges de la vie et du développement, l'humain est supposé capable d'une intelligence pratique et sociale instinctive qui ne nécessite ni réflexion complexe ni pensée profonde. Au-delà ainsi de son rapport à la subjectivité, et donc des limites qu'il ne peut atteindre, il œuvre pour une certaine *universalité*. Soit pour le dire au moyen d'un exemple ordinaire : aucune loi n'a jamais mentionné, et ne mentionnera jamais quelque chose comme « *il ne faut pas marcher sur les pieds du mec qui est devant toi dans le métro* ». Cette règle sociale implique régit nos vies au-delà du judiciaire, du punitif, de l'éducation même. Elle n'est pas vraiment une loi, mais constitue plutôt un contrat de bon sens. Ce n'est pas un ensemble de codes de comportements établis, rédigés, lus et relus avant d'être votés. Pas plus n'a-t-il la prétention d'exprimer *ce qui*

1. La poésie est l'art révolutionnaire par excellence, en ce qu'elle outille la langue et l'esprit autant qu'elle les déploie vers de nouveaux territoires jusqu'à inconnus. C'est que, note Ortega y Gasset, « le poète accroît le monde ». Ortega y Gasset, José, *La Déshumanisation de l'art* (1925), *op. cit.*, p. 47.

PARTAGES

doit être fait, donnant à lire plutôt, par la négative, *ce qui n'a aucun sens* – ce qu'il serait stupide de faire ou ne pas faire. Le bon sens est le minimum que l'on peut attendre de l'autre, *ce dont tout le monde doit faire preuve*¹. À vivre : *douceur du bon sens entendu*.

Ainsi s'appliquer à agir avec bon sens signifie se comporter en être digne de respect, c'est-à-dire en retour, en être respectueux de la dignité de chacun. Or, ce point nous concerne en premier lieu. En effet, notre emblème national nous propose : *liberté, égalité, fraternité*. Mais là où les deux premiers savent se conjuguer avec le technocratique au pouvoir – quoique –, comment faire une place à la *fraternité* ? Le fraternel, ce respect fondamental d'autrui, commence – c'est une évidence que de le rappeler – par le respect de soi, c'est-à-dire peut-être une forme de dignité. À savoir que la première condition du respect de toute identité partagée, c'est le respect de ses singularités propres, de son *ipséité*. Et en cela donc, la dignité conduite par le bon sens et qui en retour conduit à lui, est une notion absolument différente de l'honneur. La dignité n'est pas la fierté d'une nation, ni la prétention d'un narcisse, elle s'oppose même à l'ego de l'individu en le rappelant à une juste mesure, à œuvrer pour le juste sens. La dignité

1. Le discours de la méthode de Descartes ne s'ouvre-t-il pas sur ces lignes, par ailleurs non dépourvues d'ironie ? « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose, n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent ; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger, et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes ; et ainsi que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. » René Descartes, *Discours de la méthode*, La Haye, 1637.

n'est que sueur et peine, modestie et acharnement : elle est la condition de l'homme qui endosse sa responsabilité d'être vivant et pensant.

Un entrelacement fondamental est ainsi à observer dans la relation qu'entretiennent *dignité* et *bon sens*. Là où celui-ci conduit à celle-là, celle-ci renvoie en retour à la construction de celui-là. C'est-à-dire que le bon sens provient des hommes toujours humains, et il les construit en retour dans leur humanité en tant qu'êtres dignes de respect. Il est un cercle vertueux. Agir avec bon sens alors, ça n'est pas être fier, mais faire honneur à notre condition d'humain, celle du devoir de prendre soin : ce qui ne signifie pas s'occuper de tout, se rendre responsable de tout ; le bon sens n'a que faire de la culpabilisation. Et, faut-il l'écrire, prendre soin, c'est aussi savoir rester à sa place, rester dans son rôle, laisser de l'espace, faire respirer, rendre autonome. Nous avons tous besoin d'espace, et d'espace temporel aussi ; nous avons besoin de sentir que nous pouvons ralentir, prendre le temps comme on prendrait de la place. Comment penser pouvoir vivre à un rythme qui n'est pas celui du vivant ? Se plonger dans l'expérience du rythme biologique n'est pas s'enraciner, c'est, à nouveau, chercher à vivre en conformité de ce que nous sommes, chercher une forme de justesse. Et donc, nous l'avons vu, chercher aussi une forme de justesse vis-à-vis des milieux que nous habitons. Notre dignité d'être pensant ne peut que nous reconduire au dû infini qui nous lie à Gaïa, et qu'une vie de gratitude ne saurait combler. Note pour l'avenir : *en réaction à la démission, à la défaite de l'être, convoquer la dignité.*

Nous le comprenons donc, il apparaît que le bon sens s'adresse à ceux qui ont toujours sur leurs épaules cette responsabilité-là, à ceux qui n'ont pas démissionné de leur poste. L'être digne se doit respect et attention, et le bon sens

PARTAGES

ne peut ramener qu'à cette vérité première : voilà encore une fois un *infra-judiciaire*, qui ne saurait être conduit par aucune règle, loi ou conduite morale. Comment laisser à cet *infra* les moyens de s'exprimer ? L'*infra-ordinaire* autant que l'*infra-judiciaire* sont les infrastructures de nos vies vécues ; nous ne sommes pourtant pas capables de les saisir, de les comprendre. Comme chacune de ces *infra-prescriptions sociales*, le bon sens ne constitue nulle obligation morale. Il est la digne tâche de l'humain qui se tient encore debout, qui aurait toujours la volonté de participer à la construction du monde. Et vouloir participer à cette co-construction, c'est chercher à *prendre part* au monde : ce qui est tout sauf prendre *une part* du monde ! Car ce qui se partage, c'est ce qui ne se possède pas. Car seul le monde du sensible est du ressort du partageable : partager un repas signifie échanger autour d'un moment vécu et non diviser la nourriture en plusieurs parts. De la même façon, si les objets s'échangent, se louent, se vendent, se prêtent, on partagera plutôt un moment, un verre, un sourire, bref, une vie.

Pour toutes ces raisons peut-être la question du partage redevient centrale à l'heure où nous partageons une même condition planétaire en crise, une même urgence pour la survie de tous. Quelle construction du monde envisager dans cette optique ? Par là nous n'entendons bien sûr pas *construire le monde* comme un appel à édifier du bâti, mais comme un appel plus allégorique à construire des situations d'interactions, à édifier du sens, à bâtir du lien. En appeler à une construction du monde plus sensée, c'est mettre en avant l'habitation humaine elle-même, et ses caractéristiques nécessairement situées, engagées et responsables.

Bergson : « Le bon sens n'est-il pas, en effet, ce qui donne à l'action son caractère raisonnable, et à la pensée son caractère

pratique ? »¹ Le bon sens interroge : *est-ce que cette pensée, ce principe, en acte, peuvent être réalisés ?* Il marie intention et possibilité, capacité et milieu de réalisation ; c'est-à-dire qu'il est un raisonnement fondamentalement axé sur la *capabilité*, cette capacité en relation à un milieu spécifique. En effet, qu'est la capacité seule sans un milieu pour son déploiement, un environnement à même de l'accueillir, d'entrer en réponse avec elle ? Dans son ouvrage *Capabilités : comment créer les conditions d'un monde plus juste*², Martha Nussbaum écrivait récemment qu'on ne peut défendre politiquement une *capabilité* qu'à partir du moment où elle est située sur une échelle d'importance morale universellement partagée, quelque chose comme un classement des capacités fondamentales dont l'humain doit pouvoir faire preuve et qu'un milieu doit permettre d'accomplir. Où situer le bon sens sur ce barème ? Ne devrait-il pas apparaître au rang de ces facultés inaliénables de l'humanité, quelque part au sommet du classement de ce qu'une société doit autoriser, et bien plus encore promouvoir, permettre et développer.

La dépossession de notre *capabilité* à faire usage du bon sens dans le contexte actuel, de ce point de vue, pourrait se révéler constituer un des combats fondamentaux à mener aujourd'hui. À quoi est-elle due ? C'est-à-dire, selon les structures introduites par Sen et Nussbaum, est-elle inactive aujourd'hui parce que nos milieux humains ne nous permettent plus d'en faire usage, ou sont-ce les sociétés et leurs modèles éducatifs eux-mêmes qui visent son éradication ? Est-ce l'individu lui-même qui ne voit plus son utilité dans le système actuel, ou qui n'est pas accoutumé à s'y référer ?

1. Bergson, Henri, *Le Bon Sens ou l'esprit français*, op. cit., p. 18.

2. Cf. Nussbaum, Martha, *Capabilités. Comment créer les conditions d'un monde plus juste*, Paris, Flammarion, 2012.

PARTAGES

À ces questionnements, il ne peut exister de réponse générique. Par l'écriture, nous avons ici tenté d'apporter des éléments pour permettre à chacun de fonder ses propres démarches réflexives. Il appartient désormais à chacun de parcourir librement son propre cheminement vers un monde plus sensé.

BIENTÔT

Les indicateurs sont unanimes : nous vivons l'ère des révolutions. « Révolution verte », « Révolution numérique »... Les terminologies n'en finissent pas d'éclorre ici et là pour témoigner des derniers bouleversements en date. Mais que sont ces *révolutions*, si ce n'est justement, au sens premier du terme, des pivots qui nous ramènent, dans un mouvement circulaire, du même au même ? Que sont ces révolutions qui ne constituent nul détournement, et qui, si elles proposent bien une évolution, ne conduisent pour autant à aucun changement, aucune transformation vers un autre ? Permettent-elles de faire émerger de réelles singularités, de véritables altérités ? Rien n'est moins sûr.

Il semble parfois que, bien au contraire, pour qu'il puisse survenir un détournement, il nous faudrait littéralement *dé-tourner*, à savoir justement arrêter de tourner, en rond, dans ces illusions de révoltes factices que l'on a planifiées pour nous. En 1971, Ivan Illich l'écrivait déjà : « Un programme de rechange nous devient indispensable ; il nous faut un autre choix que ceux du développement ou de la révolution uniquement politique. »¹ Mais

1. Illich, Ivan, *Libérer l'avenir* (1971), in *Œuvres complètes* volume 1, *op. cit.*, p. 176.

le sentiment d'incapacité est généralisé, et certainement attendons-nous pour l'heure que des experts du détournement, que des révolutions technologiques prêtes-à-consommer ou que des kits révolutionnaires nous rendent nos capacités perdues. À travers l'illusion monumentale mise en place, nous sommes réduits au silence, mis en incapacité à penser, à être présents au monde, à être ouverts aux possibles qui adviennent, à l'autre, dans sa singularité, sa souffrance. Mais que faisons-nous pour remédier à cela ?

Ils sont peu nombreux, les penseurs qui ont su rester dans la proposition, dans l'ouverture, sur le terrain escarpé du pragmatique ; peu nombreux ceux qui ont su allier critique et pensée de la régénération. Et Ivan Illich, justement, est l'un d'entre eux ; et il a aussi cela de particulier qu'il n'a jamais bradé sa radicalité. De *Libérer l'avenir*, à nouveau, nous relevons ces termes qui clôturent l'ouvrage : « Seule une révolution culturelle et institutionnelle qui redonne à l'homme le contrôle sur son milieu, peut faire cesser la violence par laquelle une minorité impose le développement d'institutions conçues pour servir son propre intérêt. »¹ Engagée *dans* et *pour* le réel, la pensée d'Illich est régénératrice. Salvatrice en ce qu'elle travaille principalement à lutter contre les mécanismes qui tendraient à pénaliser et restreindre l'autonomie humaine, elle fourmille aussi d'ouvertures pour permettre et développer les ressources latentes qui, ici ou là, pourraient nourrir la révolution culturelle tant attendue. Dire qu'il faut aller vers plus d'autonomie n'est pas une recherche d'indépendance vers une solitude. Il faut plutôt considérer l'autonomie comme la seule passerelle vers la singularité qui nous anime.

1. Illich, Ivan, *Libérer l'avenir*, op. cit., p. 187.

BIENTÔT

En tout cela bien sûr, nous ne pouvons qu'espérer que nos analyses sur le bon sens sachent résonner avec ses écrits. Notre démarche se veut claire : *Le bon sens est un outil performant à saisir pour retrouver les moyens d'une action autonome sensée.* Certes, nous dira-t-on, « le sens du monde, c'est qu'il n'en a pas »¹. N'est-il pas toutefois un besoin urgent de retrouver, disons-le alors ainsi, une capacité à *faire monde* ? À savoir de ne pas simplement vivre et survivre, mais exister véritablement, c'est-à-dire peut-être retrouver les moyens de donner par soi-même sens à sa vie. Fertiliser la terre pour que puisse s'y étendre les racines d'un à-venir plus sain, incluant cette fois-ci l'homme et la nature en son être.

Par le biais du présent ouvrage qui tente lui aussi de mettre en doute la justesse de ce que les autres tiennent pour évident, nous avons aussi cru bon de rappeler l'intérêt de cette faculté qui nous fait voir et reconnaître l'évidence. Nos temps incertains sont plus que jamais en quête d'évidences. Nous avons besoin de retrouver le bon sens des choses pour agir. Ou, justement parfois peut-être, pour cesser d'agir, de faire, de produire. Pour ralentir. Prendre son temps, le prendre et tenter de le retenir, le serrer contre soi comme s'il était possible par là de suspendre sa course. Du bon sens pour retrouver un espace-temps où être, en confiance. Quelles sont aujourd'hui les évidences de notre époque ? Confuse est notre situation. Nous savons que sortir sans manteau en hiver est périlleux, mais nous ne sommes toujours pas sûrs que tous les réseaux Wi-Fi que nous installons un peu partout soient sans danger pour notre santé. Nous savons qu'il ne faut pas laisser un feu sans surveillance ni partir se coucher sans éteindre l'âtre au préalable, mais nous ne savons pas encore éteindre

1. Cf. Nancy, Jean-Luc, *Le Sens du monde*, Paris, Galilée, 1993.

ces centrales nucléaires que nous avons allumées et que nous continuons de nourrir sur toute la planète... Tout autant que *c'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire*, il semble aujourd'hui que c'est une misère partagée de n'avoir pas assez d'esprit pour *agir*, ni assez de jugement pour reconnaître qu'il vaudrait mieux, dans certaines situations, *ne rien faire*. Nous n'avons ni les connaissances ni les capacités cognitives de comprendre ce nouvel état de fait que nous avons pourtant nous-mêmes constitué ; et nous voilà soudainement perdus dans ce nouveau néant contemporain, cet univers de l'incapacité et du brouillard, de l'incertitude et de la dépossession...

Dans ce contexte, nous l'avons vu, le bon sens est un instrument à l'échelle humaine, qui travaille à créer du lien en mettant en dialogue ; c'est-à-dire donc aussi à proposer un développement des empathies et des formes de respect. C'est que, note Christian Carles, « la première condition du respect des hommes entre eux c'est le respect du monde où ils vivent, et en premier lieu des paysages et des cadres où leurs vies s'enracinent »¹. En effet, respecter n'a jamais signifié tolérer ou rester passif : respecter est une manière d'être au monde, un *ethos* qui se forme dans le *pathos* de l'être pour émerger dans un code social partagé. Il signifie, nous le savons, « je te considère pour ce que tu es ». De la sorte, il s'entend que le bon sens travaille au respect, n'est possible qu'à partir de lui, et ne tend qu'à le renforcer. N'est-ce pas là une solution première face à la situation constatée ? Si nous ne savons quoi faire, alors ne faisons rien, mais apprenons au moins à respecter ce qui est. À creuser : *perdre la capacité de faire preuve de bon sens signifie-t-il perdre un peu de notre capacité à faire preuve de respect ?*

1. Carle, Christian, *Libéralisme et paysage*, Paris, La Passion, 2003, p. 31.

BIENTÔT

Affirmer cependant qu'il faille tendre vers plus de respect n'est pas le signe d'un renoncement, ni même un appel à édulcorer nos croyances. C'est un appel à constater que nous n'en savons que peu sur l'état de fait actuel et les issues potentielles envisageables, et que dans un tel cas, la moindre des politesses est de témoigner tant de respect que de modestie. L'éthique précautionneuse que constitue le bon sens développe un univers du *sensé* qui invite à la prudence, à la remise en cause délicate. Le bon sens cherche la simplicité, celle qui nous manque tant. La simplicité bienveillante. Il cherche la sobriété, la *sobriété heureuse*¹. Et, nous l'avons abordé précédemment, où acter cette sobriété heureuse, si ce n'est dans nos habitats, nos rues, nos villes, nos campagnes ? C'est un fait, le domaine de la construction architecturale et urbaine est un des chantiers majeurs de la métamorphose à double titre : il constitue tant le visage premier de ces changements que leur nécessité première. Comment pourrait-on y faire moins de choses, mais mieux ? Le bon sens nous propose de ne pas dépenser une énergie qui n'a pas à être dépensée : que serait alors une architecture du bon sens ? Que serait alors une architecture qui refuse l'univers clos pour travailler dans l'*avec* ? Une architecture de l'effleurement et non de l'affairement ou de l'arrondissement ? Une architecture qui respecte, accueille, et sache être hospitalière ? Une architecture *juste* : une architecture en quête d'un juste milieu. Une *architecture des milieux* ? Toutes devraient l'être.

S'il nous semble nécessaire de tendre aujourd'hui vers une simplicité dans la construction, bien évidemment, les solutions pour y parvenir sont multiples. Notre discours voudrait montrer qu'au lieu de multiplier le nombre de technologies, de

1. Rahbi, Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, op. cit.

techniques de dissimulation ou manipulations spectaculaires, il fait sens de considérer l'opportunité de tendre vers une forme de décroissance heureuse. La société occidentale doit désormais muter radicalement ; et il nous faut pour l'y aider ré-inventer de nouvelles manières de construire le monde et ses établissements, et ces nouvelles formes d'inventions ne pourront être, nous le savons bien, que des formes articulées entre théorie et pratique, concept et action, abstraction et concrétude¹. Il nous faut aujourd'hui convoquer le bon sens à nouveau pour retisser les liens brisés d'avec nos milieux, recréer du sens, ouvrir des possibles. C'est dans l'ouverture qu'il déploie que le bon sens est potentialité sociale. Laissons-le nous reconduire dans les lieux de nos origines, lieux qui fondent aujourd'hui encore, et même si nous avons pu l'oublier, notre condition première.

1. Un entrelacement pour lequel il nous faut toujours nous battre ; car bien sûr, comme le remarquent Deleuze et Guattari, « La riposte de l'État, c'est gérer les chantiers, faire passer dans toutes les divisions du travail la distinction suprême de l'intellectuel et du manuel, du théorique et du pratique, copiée sur la différence "gouvernants-gouvernés". » (*Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 462). Passer alors par-delà cette distinction, c'est travailler non pas à retourner en arrière vers ces paradigmes perdus pour toujours, mais œuvrer à la formation de nouvelles symbioses entre métiers manuels et disciplines intellectuelles, nécessités du *faire* et du *penser* à la fois.

AUJOURD'HUI

« Simplicité bienveillante ». « Sobriété heureuse ». « Ouvrir des possibles ». Nos formules sont belles, certes, mais, soulignera-t-on très justement, elles n'ouvrent pas encore sur grand-chose, à elles seules ! C'est qu'en effet, tout comme le mot « paix » désigne une certaine situation, mais ne la remplace pas, il ne suffira pas d'invoquer le bon sens ni de le prier d'advenir pour que bon sens effectif il y ait¹ ! Par ces lignes ainsi, nous n'avons pas encore prétention à changer les choses, et il nous faut bien reconnaître qu'écrire et lire à l'évidence ne suffira pas.

Quand les choses changeront-elles enfin ? Depuis des années des journaux inquiétés comme *La Décroissance* formulent et diffusent assez largement des idées empreintes de bon sens ; et pourtant rien ne change, de sorte qu'il semble qu'entre le numéro 10 et le numéro 110 du mensuel, aucun changement ne soit parvenu jusqu'au réel : les articles d'aujourd'hui relatent les mêmes faits qu'hier et en proposent les mêmes critiques qu'avant-hier, en soulignent très certainement les mêmes

1. D'ailleurs, « il n'y a pas, si l'on sait ce que parler veut dire, de discours (ou de roman) d'action : il n'y a qu'un discours qui dit l'action et qui, sous peine de tomber dans l'incohérence ou l'imposture, ne doit pas cesser de dire qu'il ne fait que dire l'action ». Bourdieu, Pierre, *Le Sens pratique*, op. cit., p. 57.

aberrations que celles qui seront formulées demain. Nous retrouvons ici un paradoxe bien connu de la *modernité-liquide* que nous vivons : son contenu a beau être fuyant, inconsistant et en perpétuel mouvement, c'est justement pour ne jamais se transformer qu'il se ré-adapte en permanence. Par sa forme liquide, malléable, extensible et insaisissable, la modernité que nous connaissons peut tout absorber. Ainsi récupère-t-elle toutes les altérités, marginalités et contradictions, les digérant et les annihilant littéralement une à une en les transformant en composante même du système. Ainsi donc en a-t-il été hier de la critique alter-mondialiste, ainsi en est-il aujourd'hui de l'écologie transformée en labels *bio* ou en normes *haute qualité environnementale*, ainsi en sera-t-il des contestations de demain.

La critique du système, quand elle n'est pas récupérée par lui, se transforme en plainte routinière, chansonnette du dimanche, journalisme professionnel, radicalité subventionnée, recherche institutionnelle, peu importe : en un contenu libéré quoi qu'il en soit de tout caractère subversif. Un contenu paradoxal, né d'une volonté de changement, mais aussitôt rendu muet dans la couveuse qui l'a rendu inoffensif.

Notre connaissance des métiers de la « projection » architecturale, urbaine et territoriale a ceci à nous apprendre : quels que soient la qualité du projet et le bien-fondé de ses propositions à toutes échelles, l'enjeu et la difficulté résident aujourd'hui dans la capacité de trouver ce que sera l'impulsion capable d'enclencher un processus de réalisation concrète. Plus que de dessiner une forme, penser une fonction, l'enjeu critique est de révéler et d'activer ce catalyseur à même de faire éclore des propositions parfois banales dans le réel. Il ne s'agit pas forcément d'engager immédiatement une réalisation bâtie, mais au moins d'établir et de mettre en acte un processus de discussion

AUJOURD'HUI

publique avec un échéancier temporel et des acteurs précis, bref d'initier un engagement concret et partagé, incarné, pour développer les moyens de mises en œuvre du projet architectural, urbain ou paysager – c'est-à-dire avant tout politique.

Ici, de la même façon, nous avons tenté de mettre en récit quelques-unes des manières dont le bon sens se révèle aujourd'hui être un instrument privilégié pour la métamorphose, un moteur du changement. Qu'est-ce alors qui fera sortir ce constat hors de ses déploiements écrits ici présents ? La crise était avant-hier, la prise de conscience hier. Qu'acter, aujourd'hui même, pour poser les bases d'un changement ? À la différence des contrats sociaux qu'établissent les politiques et que fondent les projets urbains et architecturaux, le projet politique du bon sens est un mécanisme cognitif et pratique, pragmatique, qu'il appartient à chacun, et à chacun seulement, de mettre en œuvre.

Lecteur de ces lignes, que ferez-vous dès aujourd'hui avec plus de bon sens qu'hier ?

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITÉS

- Anders, Günther, *L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle* (1956), Paris, L'Encyclopédie des Nuisances/Ivrea, 2002.
- Anders, Günther, *L'Obsolescence de l'homme, tome II. Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle* (1980), Paris, Fario, 2011.
- Anders, Günther, *La Haine*, Paris, Payot & Rivages, 2009.
- Anders, Günther, *La Menace nucléaire, considérations radicales sur l'âge atomique* (1981), Paris, Éditions du Rocher / Le Serpent à Plumes, 2006.
- Anders, Günther, *Journaux de l'exil et du retour* (1985), Fage, 2012.
- Aristote, *Éthique à Nicomaque*.
- Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.
- Baudelaire, Charles, « Le miroir », dans *Le Spleen de Paris*, Paris, Gallimard, 2006.
- Baudrillard, Jean, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, 1981.
- Baudrillard, Jean, Nouvel, Jean, *Les Objets singuliers. Architecture et philosophie*, Paris, Calmann-Lévy, 2000.
- Bauman, Zygmunt, *Identité*, Paris, L'Herne, 2010.
- Bauman, Zygmunt, *Le Présent liquide. Peurs sociales et obsessions sécuritaires*, trad. Laurent Bury, Paris, Seuil, 2007.

- Bauman, Zygmunt, *La Vie liquide* (2005), Paris, Fayard/Pluriel, 2013.
- Begout, Bruce, *La Décence ordinaire. Court essai sur une idée fondamentale de la pensée politique de George Orwell*, Paris, Allia, 2008.
- Bergson, Henri, *Le Bon Sens ou l'esprit français*, Paris, Mille et une nuits, 2012.
- Bergson, Henri, *Le Rire, essai sur la signification du comique*, Paris, Payot & Rivages, 2011.
- Bodinot (de), Baudoin, *La Vie sur Terre. Réflexions sur le peu d'avenir que contient le temps où nous sommes*, Paris, L'Encyclopédie des Nuisances, 2008.
- Boorstin, Daniel, *Le Triomphe de l'image, une histoire des pseudo-événements en Amérique*, Montréal, LUX, 2012.
- Bouchain, Patrick (dir.), *Simone et Lucien Kroll. Une architecture habitée*, Arles, Actes Sud, 2013.
- Bourdieu, Pierre, *Le Sens pratique*, Paris, Minuit, 1980.
- Carle, Christian, *Libéralisme et paysage*, Paris, Éditions de la Passion, 2003.
- Charbonneau, Bernard, *Le Jardin de Babylone (1969)*, Paris, L'Encyclopédie des Nuisances, 2002.
- Chardel, Pierre-Antoine, Reber, Bernard, Kemp, Peter, *L'Éco-éthique de Tomonobu Imamichi*, Paris, Sandre, 2010.
- Chaslin, François, *Deux conversations avec Rem Koolhaas, et caetera*, Paris, Sens & Tonka, 2001.
- Chateaubriand, François-René de, *Œuvres complètes*, tome 2 (1840), Paris, Firmin Didot Frères.
- Cohen, Stephen F., « Hérétiques contre faucons », *Le Monde diplomatique*, n° 727, octobre 2014.
- Canguilhem, Georges, « Le cerveau et la pensée », dans Collectif, *Georges Canguilhem, philosophe, historien des sciences*, Paris, Albin Michel, 1980, p. 11-33.

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITÉS

- Crapez, Marc, *Défense du bon sens. Ou la controverse du sens commun*, Paris, Éditions du Rocher, 2004.
- Crawford, Matthew B, *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, Paris, La Découverte, 2010.
- D'Arienzo, Roberto, Younes, Chris (dir.), *Recycler l'urbain*, Genève, MétisPresses, 2014.
- Deleuze, Gilles, Guattari, Félix, *Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980.
- Deleuze, Gilles, *Logique du sens*, Paris, Minuit, 1969.
- Deleuze, Gilles, *Différence et répétition*, Paris, Minuit, 1968.
- Descartes, René, *Discours de la méthode*, La Haye, 1637.
- Dorst, Jean, *La Nature dé-naturée*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1970.
- Dupuy, Jean-Pierre, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, 2002.
- Franc-Nohain, *Guide du bon sens*, Paris, Portiques, 1932.
- Friedman, Yona, *Architecture de survie. Une philosophie de la pauvreté*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2003.
- Gauthier, Alain, *Le Virtuel au quotidien*, Belfort, Circé, 2002.
- Goetz, Benoît, *La Dislocation*, Paris, Passion, 2001.
- Godin, Christian, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Fayard / Éditions du Temps, 2004.
- Gori, Roland, *La Dignité de penser*, Paris, Les liens qui libèrent, 2011.
- Guattari, Félix, *Les Trois Écologies*, Paris, Galilée, 1989.
- Harvey, David, *Le Capitalisme contre le droit à la ville*, Amsterdam éditions, 2011.
- Hénaff, Marcel, *Claude Lévi-Strauss, le passeur de sens*, Paris, Perrin, 2008.
- Illich, Ivan, *Dans le miroir du passé*, Paris, Descartes et C^{ie}, 1994.
- Illich, Ivan, *Le Chômage créateur*, Paris, Seuil, 1977.
- Illich, Ivan, *Libérer l'avenir*, Paris, Seuil, 1972.

- Illich, Ivan, *Une société sans école*, Paris, Seuil, 1971.
- Jeudy, Henri-Pierre, *Éloge de l'arbitraire*, Paris, PUF, 1993.
- Jullien, François, *Un sage est sans idée. Ou l'autre de la philosophie*, Paris, Seuil, 2013.
- Kahn, Louis, *Silence et Lumière*, Paris, Éditions du Linteau, 1996.
- Koolhaas, Rem, « Junkspace » (2000), in *Junkspace. Repenser radicalement l'espace urbain*, Payot, 2011.
- Lalande, André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 14^e édition, Paris, PUF, 1983.
- Lyotard, Jean-François, *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, 1979.
- Magnaghi, Alberto, *Le Projet local*, Bruxelles, Mardaga, 2003.
- Marcuse, Herbert, *L'Homme unidirectionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée* (1964), trad. Monique Wittig, Paris, Minuit, 1968.
- Morris, William, *L'Âge de l'ersatz, et autres textes contre la civilisation moderne*, Paris, L'Encyclopédie des Nuisances, 1996.
- Nancy, Jean-Luc, « Le sens de l'histoire a été suspendu », Entretien avec Éric Aeschmann, *Libération*, 4 juin 2009.
- Nancy, Jean-Luc, « Quand le sens ne fait plus monde », revue *Esprit*, mars-avril 2014.
- Nancy, Jean-Luc, *Le Sens du monde*, Paris, Galilée, 1993.
- Nancy, Jean-Luc, *Qu'appelons-nous penser ?*, Bienne-Paris, Diaphanes, 2013.
- Nussbaum, Martha C., *Capabilités : comment créer les conditions d'un monde plus juste ?*, Paris, Flammarion, 2012.
- Ortega y Gasset, José, *La Déshumanisation de l'art* (1925), Paris, Allia, 2014.
- Ortega y Gasset, José, *Le Mythe de l'homme derrière la technique*, Paris, Allia, 2016.
- Rahbi, Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, Arles, Actes Sud, 2010.

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITÉS

- Reid, Thomas, *Recherches sur l'entendement humain, d'après les principes du sens commun*, Paris, A. Sautelest, 1829.
- Rollot, Mathias, *L'Obsolescence. Ouvrir l'impossible*, préface Chris Younès, Genève, MétisPresses, à paraître 2016.
- Rollot, Mathias, *Saint-Dizier 2020 : projet de ville*, Cirey-sur-Blaise, Châtelet-Voltaire, 2014.
- Rudofsky, Bernard, *Architecture sans architectes. Brève introduction à l'architecture spontanée*, Paris, Chêne, 1977.
- Sansot, Pierre, *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Payot & Rivage, 1998.
- Sansot, Pierre, *Poétique de la ville*, (1996), Paris, Payot & Rivages, 2004.
- Sartre, Jean-Paul, *L'Être et le néant*, Paris, Gallimard, 1943.
- Straus, Erwin, *Du sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie* (1935), Grenoble, Jérôme Millon, 1989.
- Zizek, Slavoj, « Le sujet interpassif », revue *Traverses*, Paris, Centre Georges-Pompidou, 1998.
- Zumthor, Peter, *Atmosphères* (2003), Basel, Birkhäuser, 2008.

REMERCIEMENTS

Les auteurs tiennent à remercier chaleureusement les bonnes âmes qui ont bien voulu se prêter au jeu de la relecture, et ont enrichi les débats de leurs apports singuliers et enthousiastes. Des remerciements tout particuliers doivent aussi aller à Serge Latouche pour son soutien et son aide dans ce projet.

TABLE

Préface	5
---------------	---

**PREMIÈRE PARTIE
L'IDÉE DE BON SENS 13**

Seuil.....	17
Précautions	23
Périmètres.....	33
Senser	41

**DEUXIÈME PARTIE
FAIRE FACE À LA TECHNOCÈNE 51**

Capaciter	55
Construire.....	69
Terre.....	87
Partages	105
Bientôt	119
Aujourd'hui	125

Bibliographie des ouvrages cités	129
--	-----

Remerciements	137
---------------------	-----

AUX ÉDITIONS LIBRE & SOLIDAIRE

Jean-Luc Pasquinet

Relocaliser

Henry Augier

Climat : un scandale planétaire

Bernard Farinelli

La Révolution de la proximité

Serge Latouche et Anselm Jappe

Pour en finir avec l'économie. Décroissance et critique de la valeur.

Simon Charbonneau

Le Prix de la démesure. Retrouver une société humaine.

Carlo Petrini

Libérez le goût. Le combat de Slow Food pour une autonomie alimentaire et gastronomique.

Christian Araud

Vers une société désirable. La décroissance ou comment éviter l'inéluctable.

Florent Bussy

Critique de la raison automobile.

© LIBRE & SOLIDAIRE

DU BON SENS

ISBN 9782372630177

Dépôt légal : deuxième trimestre 2016

Numéro d'édition : 82372

Imprimé en France

Couverture et illustration : Pablo Feix

Mise en pages : Atlant'Communication

85560 Le Bernard